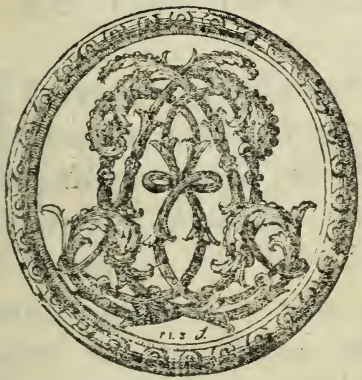
Universitäts
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresposthumes00sain

Universitas
BIBLIOTHECA

ŒUVRES
POSTHUMES.
De M. D. S. R.



A PARIS,
Chez GLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. XCIII.
Avec Privilege du Roy.

BIBLIOTHEQUE DU GRAND SEMINAIRE DE QUIMPER
12106

DG
271
.S27
1693

Coll. spec.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

JE crois que le Lecteur trouvera dans cet Ouvrage des choſes dignes de ſa curioſité. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſceût qui en eſt veritablement l'Autheur ; ceux qui m'ont mis ces Pieces entre les mains n'ont pas voulu me le découvrir. Quoy qu'il en ſoit, les penſées en ſont ſi

nes & ſolides ; le tour aiſé & délicat : Enfin il me ſemble reconnoître dans tout cét Ouvrage le caractere de feu Monſieur l'Abbé D. S. R. dont la memoire ſera toûjours chere à tous les gens d'eſprit, & dont la plume a produit pluſieurs choſes que le Public a reçeuës avec beaucoup de plaiſir. La parfaite connoiſſance qu'il avoit de l'Hiſtoire Romaine, & les traits ſinguliers qui ſont dans les caracteres d'Anthoine, de Livie, & de Luculle, augmentent mes ſoupçons. Mais afin

qu'on ne puisse m'accuser d'avoir parlé temerairement, je laisse au Lecteur à en juger.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le septiéme Avril 1693. Signé, GAMART : Il est permis à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé, *OEuvres Diverses & OEuvres Posthumes*, pendant le temps & espace de huit années : Avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires, de contrefaire ledit Livre, sur les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, &c.

Signé, P. AUBOÜIN, Sindic.

OEUVRES

ŒUVRES POSTHUMES.

Des gens de Cour.

LEs gens de Cour ſont comme une Nation étrangere dans le milieu de l'Etat, compoſée de perſonnes ramaſsées de divers endroits.

Ils ne ſont pas tous gens d'eſprit, mais ils ont preſque tous

une politeſſe admirable qui leur en tient lieu. Ils ne ſont pas tous braves gens, mais ils ont ſur cela des démonſtrations & des manieres qui les font croire tels. Leurs eſprits ſouples & complaiſans, ſe tournent à toute ſorte de caracteres; de maniere qu'il eſt impoſſible de démeler leurs veritables ſentimens.

Le mépris qu'ils ont pour tout ce qui n'eſt pas de la Cour, ne ſçauroit ſe comprendre, & va juſqu'à l'extravagance; rien n'eſt bien dit ny bien fait, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit parmy eux, tout ce qui vient d'ailleurs eſt ignorance ou impoliteſſe; il eſt pourtant vray, qu'avec un tres-bon goût ils ſont la plûpart tres-peu ſça-

vans, & ils ne s'érigent en parfaits connoisseurs sur toutes choses, que par les termes propres qu'ils n'ignorent jamais, & par le respect qui fait taire tout le monde en leur presence.

Les nouveaux venus s'accoûtument mal-aisément à certaines ceremonies qui s'y trouvent établies: il faut, par exemple, embrasser étroitement ceux qu'on hait & qu'on mépriſe d'avantage; c'est une perfidie permise, parce qu'elle est reciproque.

L'agitation est le caractere particulier de tout ce qui se passe dans cette region, les hommes & les chevaux n'y marchent qu'en courant; on ne mange, on ne dort qu'à la hâte

& comme ſi l'on craignoit d'être ſurpris ; & tout ce que peut faire ſouvent un honneſte-homme pour eſtre écouté du Miniſtre preſſé, c'eſt de luy parler dans le trajet d'une cour ou d'une gallerie. Ne diroit-on pas que les heures ſont icy fort precieuſes? Il eſt pourtant vray que c'eſt le païs de tout le monde où l'on eſt le plus deſoccupé, on paſſe de longues heures dans une antichambre, on eſt reduit éplucher toutes les beautez du Parc, & il eſt des vuides dans le jour qu'on ne ſçauroit remplir : il eſt même bon qu'un honneſte-homme en ait fait l'expérience quelquefois en ſa vie pour eſtre bien perſuadé que dans le lieu où l'on croit qu'eſt renfermé le ſouverain plaiſir, &

où l'on s'imagine de trouver la source des agrémens, on a des ennuis plus grands & plus longs que dans nulle autre contrée de la terre.

Quelques Courtisans ont une ambition déterminée pour quelque chose qu'ils tâchent d'obtenir, mais la plus grande partie ne vise à rien de fixe; de sorte que quoy que le desir de leur fortune en géneral les occupe entierement, si le Prince s'avisoit de leur demander ce qu'ils souhaitent, ils seroient souvent fort embarassez; ils n'ont rien en veuë, & c'est un des plus grands aveuglemens des gens de Cour.

Il s'en trouve quelques-uns qui desirent avec transport certains emplois qu'ils n'obtien-

dront jamais, ce qu'ils pourroient connoître avec un peu de reflexion ; & ils negligent pour cela toutes les autres graces que le Prince seroit en état de leur faire ; & ces graces, quoy que moins de leur goût, par rapport à leur entêtement, seroient pourtant tres-convenables à leur état & à leurs forces.

Les vieilles gens sont icy ridicules plus qu'en un autre endroit du monde, ils sont regardez avec mépris, on ne veut plus de leurs pointes, de leurs contes, ny de leurs proverbes, on les évite, on les fuit, & l'on tâche à faire justement le contraire de ce qu'ils font. Mais ce qui les rend ridicules avec raison, c'est que malgré la haine qu'ils

ont pour tous les jeunes gens contre lesquels ils déclament sans cesse ; ils ne laissent pas de s'accommoder à leurs airs, de suivre regulierement leurs modes les plus folles, de se mettre de leurs parties : trop heureux s'ils peuvent parvenir à se faire souffrir parmy eux.

Je n'entens point, par vieux Courtisans, certaines personnes extraordinaires dont le vray merite est de tous les temps. La jeune Cour regarderoit sans doute avec respect la Rochefoucaud, Montauzier, Noailles, & quelques autres, qui sans estre exempts de défauts, sont infiniment illustres par leurs vertus.

Les mécontens font une secte à part dans ce lieu, ils ont des

femmes, des Prêtres, des Grands, rien ne leur manque pour faire un Etat particulier. Ils ont leurs dogmes, leurs coûtumes, leurs ceremonies & leurs assemblées, ils n'ont que certains jours pour leur culte, ils ne reconnoissent point les Ministres, ils censurent & condamnent toutes les entreprises, enseignent qu'il falloit faire autrement, diminuent les victoires, augmentent les pertes, enragent des bons succés, se réjouïssent des malheurs: la secte grossit tous les jours, chacun va les écouter en riant, & leur fortune reste toûjours dans un triste état.

On distingue les femmes de la Cour par les couleurs dont elles prennent soin de se peindre, par l'excés où elles portent

toutes les modes, & par le mépris éternel qu'elles affectent pour toutes les femmes de la Ville : elles ne sont pas toutes belles ; mais elles effacent toutes les autres, par je ne sçay quel air, & par un entestement dont le public est prévenu en leur faveur.

On appelle Bourgeois à la Cour tous les gens de Robe, quelques élevez qu'ils puissent estre : le droit de rendre la justice au peuple déroge-t'il à la Noblesse ? & la Cour n'a-t'elle pas un grand aveuglement de ne vouloir pas se corriger là dessus ?

On se piquoit autre fois à la Cour d'un amour delicat, on y voyoit regner une fine galanterie, mais on y fait de l'amour

aujourd'huy un usage plus grossier, & moins innocent.

La delicatesse en amour n'est permise que dans le discours, & l'on ne seroit guéres moins ridicule d'en avoir, que si l'on s'avisoit d'estre jaloux de sa femme; c'est icy le dernier excés de sottise, si rare en effet, qu'on trouve à la Cour une infinité de gens semblables à ce Sulpitius Galba, dont il est parlé dans Horace. Cét homme dormoit regulierement tous les aprés-dînées tandis que Mécenas caressoit sa femme; un Valet voulut profiter de son sommeil pour boire au buffet une bouteille d'excellent vin, son Maître s'éveilla pour luy, *Puer* (luy dit-il) *non omnibus dormio*, il ne dormoit que pour sa femme: Si nous

recherchions bien, nous trouverions peut-estre des Histoires peu differentes de celle-là.

Si tous les hommes qui composent la Cour usent de feintise & de dissimulation avec les Etrangers, ils n'agissent pas de meilleure foy les uns avec les autres, & par cette conduite, s'ils ont quelques vertus, ils les rendent suspectes.

Les gens de Province doivent se desabuser une fois pour toutes, d'avoir des gens de Cour pour Patrons; cette protection leur coûte infiniment, & leur est tout à fait inutile; ils ne peuvent rien le plus souvent, & ne veulent jamais rien faire pour autruy; ils n'agissent jamais, quelque demonstration qu'ils fassent, que par

rapport à leurs interêts.

On remarque parmy la jeune Cour un honnête-homme brave de sa personne, qui fait des merveilles à la guerre pour laquelle il a de tres-grandes dispositions ; il est obligeant, officieux, plein de droiture, ces qualitez paroissent estimables à tout le monde, luy seul ne les compte pour rien, il veut estre homme à bonne fortune, & ne se picque que de galanterie: la nature ne l'a pas fait pour les Dames, il ne voit pas qu'il se rend ridicule auprés d'elles, & qu'il se donne un travers dans le monde qui fait oublier toutes ses vertus.

J'en connois un autre qui est homme d'esprit sans contestation ; il est fort propre à la ga-

lanterie, pour laquelle on dit meſme qu'il a des talens admirables ; il danſe & chante mieux que Gentilhomme de France ; il a une figure agreable, & il eſt d'une propreté fort recherchée. Il ſeroit conſideré de tout le monde, s'il ſe contentoit d'écrire ou de parler en Proſe : mais il fait des Vers, & de mauvais Vers ; & qui pis eſt, il oblige les gens à les entendre ; je fus contraint l'autre jour d'eſſuyer la lecture de quatre cens de ſa façon, qui joint aux grimaces & aux parantheſes de l'Auteur, me firent paſſer la plus cruelle heure du monde. C'eſt un terrible caractere de ne parler jamais que de Sonnets ou de Madrigaux, & de montrer des Vers ſi

durs & ſi contraints, que tout ce que peut faire le meilleur amy qu'on ait, c'eſt de ne pas dire qu'ils ſont mauvais.

Termare eſt un grand homme de bonne mine ; il a l'air fier, le regard un peu farouche, & la figure tout-à-fait impoſante; il a ſervy fort long-temps à la teſte d'un Corps où l'on ſe picque de bravoure ; aujourd'huy il ne va à la guerre que quand on ne peut faire autrement ; il parle ſouvent de ſes combats ; il eſt fort ſur la narrative de certaines actions qu'il n'a pourtant veuës que de loin. Je le connois depuis long-temps pour le plus grand poltron du Royaume ; bien des gens le connoiſſent comme moy, cependant le public eſt

bien-aise de le croire sur sa parole, & ses demonstrations outrées & ridicules, qui, parmy des gens bien sensez feroient un effet tout contraire à celuy qu'il souhaite, ne laissent pas de le faire venir à bout de toutes ses entrepriſes. Il apprend qu'il n'est pas inutile d'estre fanfaron en certain endroit du monde, d'où les habitans passent pour extrémement fins & bons connoisseurs.

Narciſſe est un petit homme brun; il a la taille un peu défectueuse, & la figure d'ailleurs assez agreable. Il a assez d'esprit, beaucoup d'ignorance, & plus encore d'impertinence & de presomption; il parle de soy avec confiance, & des autres avec mépris; il dé-

cide fort hardiment ſur ce qu'il entend le moins, & ne craint point de ſe donner des avantures dont tout le monde connoît la fauſſeté ; il eſt indiſcret ſur l'article des Dames, qu'il traite avec inſolence & avec dureté ; il leur rend pourtant quelques ſoins avec une negligence étudiée & offençante, dont il faut qu'elles s'accommodent ; il jouë & jure d'aſſez bonne grace, il boit volontiers, & ſes débauches frequentes ſont d'eau de vie qui luy ôte ſouvent l'uſage de la raiſon ; il ſe met extraordinairement, & invente chaque jour quelque maniere bizarre de ſe mettre ; il parle par exclamations, par éclats de rire, & n'uſe que de mots nouveaux ;

gracieux, joly, il est vray, & autres semblables conbinez diversement, sont le sujet de tous ses discours; il n'en faut pas davantage pour rendre folles la plûpart de nos Dames. J'en connois au moins quatre qui se donnoient autrefois pour les plus fieres, qui le courent par tout, sans que le plus souvent il daigne se laisser trouver; elles sont d'une jalousie inconcevable les unes contre les autres, & je ne desespere pas de voir décoëffer Corinne avec Belise. Sa froideur pourtant est égale pour toutes, & il n'a pas encore assez pensé à pas une pour se déterminer à une préference. Elles l'ont si fort mis à la mode, qu'à l'heure qu'il est on le prend pour le modelle de

tous ceux qu'on appelle gens à bonne fortune : on l'imite religieuſement, & ſur tout dans ſes défauts, & la choſe eſt à mon ſens pouſſée ſi loin, que je connois peu de femmes, qui dans la fureur de la mode, ſoient en état de luy reſiſter s'il veut prendre la peine de les attaquer. Il eſt heureux d'avoir paru dans le monde ſur la fin du dix-ſeptiéme Siecle. En tout autre temps il ſeroit reſté dans l'obſcurité, on n'auroit jamais parlé de luy, & il faut une dépravation de goût auſſi grande que celle qui regne aujourd'huy, pour élever ſi haut un merite ſi mediocre, & des manieres ſi ridicules. Narciſſe doit pourtant bien ſe garder de les changer, il ne ſe ſoûtient que par là, & il rentre-

roit bien-toſt dans ſon état naturel, s'il prenoit des airs plus modeſtes & plus raiſonnables.

Lycidas eſt honneſte homme, il a de l'eſprit & de la raiſon, il eſt ſçavant, propre aux grandes choſes, agréable pour la ſocieté, & d'un treſ-bon commerce pour ſes amis : il connoiſt le monde parfaitement, & perſonne que je ſçache n'a plus que luy d'uſage & de connoiſſance des femmes, ſur l'article deſquelles on l'a entendu quelquefois parler admirablement. Tel que je viens de le dépeindre, il eſt amoureux depuis ſix mois de Celimene, & amoureux comme on l'eſt à dix-huit ans. Cette Dame n'eſt ny trop jeune ny trop belle, & les gens éclairez ont découvert

à travers la pruderie qu'elle affecte, un fonds de coqueterie inépuisable, qui luy fait agreablement recevoir le soin de tout ce qui s'avise d'en prendre pour elle, & j'ose mesme dire qu'elle n'est pas avare le plus souvent d'avances & de minauderies. Lycidas est aussi jaloux qu'il est amoureux, & l'on peut penser quelles heures on luy fait passer : il est devenu sombre & mélancolique, il ne voit presque plus ses amis, ils luy font tous ombrage, & s'ils s'avisent d'approcher sa Maistresse, il les regarde, ou comme ses rivaux, ou comme ses espions : il ne voit Celimene que pour la quereller, & ses remontrances qui ne font que blanchir, commencent à le rendre odieux : il n'y a pas trois jours qu'il se laissa aller

à des emportemens inexcusables, qui l'ont rendu la fable du public, & qui ont perdu sa Maîtresse. Si un homme tel que luy, dont les connoissances sont tres étenduës, fait des fautes si considerables, qui le barboüillent dans le monde, il faut convenir que le cœur n'est point soûmis à l'esprit, & que la raison qu'on dit estre donnée á l'homme pour reprimer ses passions, est bien impuissante contre des maîtres si forts & si tirranniques.

Theodule n'a pas encore quarante-cinq ans, il est propre, bien razé, sa perruque & son linge sont du bon faiseur, il parle agreablement & d'un ton fort radouci : il fait profession de devotion, & dirige la belle Clelie, qui est une veuve fort tou-

chante qu'il a éloignée de toute ſocieté, & qui ne voit guéres que luy. Il ne manque pas de gens qui diſent leurs ſentimens ſur cette direction : Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, dit-on, les Saints après ſoixante & dix ans fuyoient les femmes avec aſſez de ſoin, pour qu'il s'en ſoit trouvé qui ſe ſont jettez dans la mer lorſqu'ils en ont eſté ſurpris, & les autres qui eſtoient engagez par leur devoir ou par leur charité à les voir & à les entendre, ſe meurtriſſoient la poitrine avec un caillou pour mortifier leur chair. Noſtre ſiecle eſt bien different de ceux-là, & ces frayeurs paſſent aujourd'huy pour des ſimplicitez mal entenduës ; On ſçait des pratiques ſpirituelles que les Saints d'autre fois igno-

roient, ils ne connoissoient ni le Café ni le Chocolat, leur devotion estoit farouche; celle d'aujourd'huy est plus polie, plus commode, & la mode s'est étenduë jusqu'à la methode de gagner le ciel.

On donne à la Cour le nom de Sage à Philarque: son exterieur ébloüit tout le monde: le Prince luy donne des marques de distinction, & on le cite par tout pour le modele d'un homme de bien: cependant Philarque n'est au dedans rien moins que ce qu'il paroist au dehors, il est injuste, violét, d'une humeur intraitable: ses valets ne le servent qu'en tremblant, & il ne paye ny ses creanciers ny ses domestiques: sur sa reputation, tel avec confiance va luy demander une grace qu'il croit obtenir,

qui le trouve interesſé, dur, & impitoyable. Ainſi ce qui fait l'admiration du monde, eſt ſouvent fort mépriſable.

Je ſuis charmé de voir ce vieux bon-homme qui a déja vêcu quatorze luſtres avec une perruque poudrée & un ruban couleur de ceriſe, qui fait la cour aux Dames, & qui pour imiter les jeunes Courtiſans, ſe precipite de toutes ſes forces pour ſuivre les autres dans cette cour pavée de marbre gliſſant & humide, parmi les frimas & la pluye, & cela pour aller voir mettre en caléche le Prince dont il ne peut point eſtre apperçû.

Ce Gentilhomme d'une qualité diſtinguée & d'un merite rare, qui depuis vingt-cinq ans languit

guit dans cette ſervitude honorable, qui eſſuye tous les jours les duretez des Miniſtres, le mépris de ſes ennemis, le chagrin devorant de ne pouvoir rien & de n'eſtre conſideré de perſonne, ne ſe reſoudra-t'il jamais à ſe retirer dans ſa Province, où il aura une Cour luy-meſme, & où il trouvera des gens, qui, à quelques manieres prés, ſont faits tout comme ceux qu'il quittera.

CONSIDERATIONS

sur Antoine.

LA Republique Romaine ne fut jamais si grande qu'à la veille de sa destruction, & sa grandeur fût la principale cause de sa ruine : ses Citoyens, aprés avoir conquis toute la terre, ne trouvans plus à satisfaire leur ambition, s'armerent les uns contre les autres, & porterent dans le sein de leur patrie la guerre que la soûmission de presque tout l'Univers les empeschoit de porter ailleurs.

Il estoit en effet bien difficile que des hommes qui alloient

commander dans des Provinces plus grandes & plus belles que ne sont nos plus floriſſans Royaumes, où ils recevoient des honneurs qu on ne rend qu'aux Souverains, qui commandoient ailleurs des armées puiſſantes & nombreuſes avec une autorité tres-étenduë, donnant la Loy à tous les Peuples ſans recevoir preſque des ordres ſuperieurs, & qui enfin s étoient rendus aſſez puiſſans pour eſtre toujours à Rome les Patrons & les Protecteurs des plus grands Roys: il eſtoit (dis-je) bien difficile que ces hommes puſſent s'accommoder de l'égalité d'une vie privée, & laiſſer à la Republique le choix paiſible de ſes Magiſtrats, qui eſtoient à proprement parler les maîtres des Rois de

toute la terre.

La puissance des Citoyens causa de funestes troubles, qui donnerent lieu à une infinité de grands hommes de briller dans ces dernieres revolutions de la Republique : & j'ose dire que parmy tous ceux-là, il en est peu qui ayent paru avec plus d'éclat que Marc-Antoine le Triumvir, quelque soin qu'ayent pris la pluspart des Historiens dévoüez à ses ennemis de deguiser ses vertus, ou d'exagerer ses défauts.

Sa naissance estoit illustre, & sa Maison, quoy que Plebeyene, tenoit un des premiers rangs parmy les plus nobles de Rome; elle se disoit issuë d'un Anthon fils d'Hercule, origine peut-estre fabuleuse, & qui ressembloit en

cela à celle de la plusparт des grandes Maisons de Rome, qui se faisoient descendre ou des Dieux, ou des Heros du premier ordre. C'est sans doute à cause de cette origine, qu'Antoine affectoit de porter toujours dans ses habits quelque chose qui fist ressouvenir d'Hercule.

Son ayeul estoit le fameux Marc-Antoine l'Orateur, homme d'un merite rare & d'une grande reputation, qui fut pendant quelque temps le conservateur de la liberté publique, & qui s'étant attiré la haine de Marius, fût enfin sacrifié à son ressentiment. Il estoit absolument dans les interests de Sylla, & ne croyoit peut-estre pas que son petit-fils dût un jour devenir le compagnon d'un homme

qui rétabliroit le party de Marius & du peuple. Exemple qui doit desabuser ceux qui croyent pouvoir perpetuer leurs inclinations dans leurs familles.

Sa mere estoit de la maison des Jules, & pour cette raison le grand Cesar qui l'aimoit l'auroit peut-estre adopté, si, comme dit Auguste luy-mesme, il eût crû qu'un descendant d'Hercule n'eût point rougi de se voir le fils par adoption d'un descendant d'Enée.

Elle fût mariée en secondes nopces à Cornelius Lentulus, homme de grande qualité & de beaucoup de consideration, celuy-là mesme que Ciceron fit mourir dans le temps de la conjuration de Catilina, sans doute avec trop de precipitation, &

pour donner une trop grande idée de son pouvoir à ceux qui le luy avoient confié avec tant de distinction.

Cette mort inspira à Julie, femme de Lentulus, une mortelle haine contre Ciceron, & luy laissa des sentimens de vengeance ausquelles elle fit participer son fils Antoine dont elle estoit beaucoup aimée; & c'est là peut-estre l'une des premieres causes des differens & de l'inimitié cruelle qui dura toûjours entre ces deux hommes.

Il y avoit peu de gens à Rome mieux faits qu'Antoine à la fleur de son âge, personne aussi ne prenoit plus que luy les plaisis que sa jeunesse & sa bonne mine luy presentoient: on doit mesme avouër qu'il les outra toujours, ses débauches furent

extrémes, & l'amour des plaisirs qu'il conserva toute sa vie a esté la source de toutes ses fautes & de tous ses malheurs.

Il avoit peu de politesse dans les manieres, & peu de delicatesse dans l expression ; mais il avoit une liberté que l'air de l'armée luy avoit acquise accompagnée d'une raillerie agreable & obligeante, sur tout on aimoit en luy certaine negligence noble qui sembloit extrémement convenir à l élevation où il parvint.

Il estoit caressant, familier, & affable; il railloit de bonne grace & souffroit volontiers qu'on le raillât, mesme dans sa plus haute fortune: qualité rare dans les personnes qui ont un grand pouvoir.

Il fût toûjours de complexion tendre & amoureuſe, & il ſe ſervoit de ſes amis pour ces ſortes d'affaires, & les ſervoit également dans les leur, ſe faiſant un plaiſir de leur confiance. La grandeur du rang qu'il tenoit, & du caractere dont il eſtoit revétu ne luy fit jamais oublier qu'il eſtoit né égal avec ſes amis; auſſi en fût-il aimé plus qu'on ne ſçauroit le dire dans tous les differens état de ſa vie. Curion, l'un des plus beaux eſprits & des plus fermes genies de ſon temps, au ſentiment meſme de Ciceron, s'obligea pluſieurs fois pour luy pour des ſommes ſi conſiderables que toute ſa famille en fût épouventée, il reconnut ſes bienfaits comme il devoit, & l'on ne ſçauroit l'accuſer d'in-

gratitude ; il sacrifioit toutes choses à l'interest de ses amis, & l'on doutoit avec raison s'il en estoit plus aimé, ou s'il les aimoit d'avantage? Quels services n'a pas reçu de luy Clodius dans la suite des affaires qu'il eût dans la Republique ? Quelles graces n'en a pas reçu Ventidius qu'il fit élever à toutes les dignitez de la Republique malgré la bassesse de sa naissance ? Quelle fût sa generosité à l'égard d'Aristobule Roy des Juifs aprés qu'il l'eut pris prisonnier. Enfin, il est inconteſtable qu'il fut assez fidelle à ses amis pour ne vouloir jamais souscrire à aucun traité avec Auguste au préjudice de ce qu'il leur avoit promis. Je ne trahiray point (dit il dans une Lettre qu'il écrit sur ce su-

jet) la parole que j'ay donnée à Dolabella, ny la societé que j'ay faite avec un aussi honneste-homme que Lepide, ny ce que je dois à Planus, &c.

Sa bonté pour les domestiques & les Officiers estoit extréme, & sa liberalité alloit jusqu'à la profusion, ayant un jour ordonné à son Tresorier de compter vingt-cinq mille dragmes d'argent à l'un de ses domestiques qui ne luy avoit pourtant rendu aucun service considerable, le Tresorier se récria sur la grandeur de la somme, & prit soin mesme avant que de la payer de la faire presenter devant Antoine comptée en petites especes, pour luy faire mieux sentir sa profusion; mais Antoine qui reconnut l'artifice luy dit froide-

ment, en verité vingt-cinq mille dragmes paroiſſent bien peu & tiennent peu de place, qu'on luy en donne encore autant. Son ordre fût executé, & cette liberalité me paroiſt d'autant plus belle qu'elle eſt dénuée de toute oſtentation, puiſque tout cela ſe paſſe entre luy & ſon Treſorier; & il ne faut pas s'étonner ſi par ſon inclination bienfaiſante il gagnoit le cœur de tout le monde; mais principalement celuy des ſoldats, ſur leſquels tous ſes ennemis étoient contraints d'avouër qu'il avoit un merveilleux empire.

Ils avoient ſervy ſous luy dés le temps meſme du grand Jules de qui il avoit appris cette belle maniere de faire la guerre, qui ne ſera peut-eſtre jamais parfai-

tement limitée. Ils avoient esté témoins de l'estime qu'avoit eu pour luy ce grand Homme dans le premier employ de son armée qui luy fût toujours confié ; ils éprouvoient chaque jour ses caresses, ses largesses & ses manieres obligeantes, qui aprés tant de victoires & dans le haut degré de fortune où il estoit parvenu, le faisoient aller visiter chacun d'eux dans leurs tentes, leur demander leurs necessitez, ausquelles ils pourvoyoit avec une exactitude admirable.

Ce fut à cette bonté qu'il deut son heureuse arrivée en Gaule, lors qu'aprés avoir esté chassé du Senat il alla y chercher Lepide, traversant les Alpes avec une armée dénuée de tout, sans y rien perdre ny de

l'autorité de General, ny de l'amitié des soldats, ausquels dans les grandes disettes où ils se trouverent il donnoit le premier l'exemple de moderation & de patience ; & c'estoit une chose merveilleuse de voir le plus somptueux de tous les hommes dont la table estoit toûjours la plus magnifique, & qui vivoit dans une extrême intemperance, devenir le plus sobre de toute son armée, souffrir mieux que nul autre la soif & la faim, & faire distribuer le peu qui se trouvoit de vivres à ses soldats preferablement à luy-mesme ; aussi jamais armée n'aima tant son General, & jamais General ne merita tant d'estre aimé de son armée.

Mais il faut voir le Romain

sous les grands caracteres qu'il a soûtenus ; & sans d'écrire icy tout le cours de sa vie, il suffira pour s'en faire une belle idée de se le representer dans quelques occasions où il a brillé avec plus d'éclat.

On peut d'abord le considerer en Syrie où il alla dans sa premiere jeunesse servir sous le Gouverneur de cette Province, qui luy donna le Commandement de la Cavalerie ; c'est là qu'il se signala d'abord contre Aristobule Roy des Juifs qu'il prit luy mesme prisonnier, aprés avoir gagné la bataille par sa seule valeur. On entre agreablement bien dans le monde quand on commence par une victoire & par la prise d'un Roy. Il alla aprés immediatement secourir

Ptolomée Roy d'Egypte, pour lequel il prit la ville de Peluſium; & c'eſt à ce ſiege qu'étant monté le premier ſur la bréche il fit tant d'actions d'une valeur inoüie, & où il empeſcha enſuite par une douceur & une moderation qu'on n'a pas dû déguiſer les deſordres auſquels eſt expoſée une Ville priſe d'aſſaut. On dit que ce fut dans ce temps-là qu'il vit pour la premiere fois Cleopatre, dont les charmes luy furent dans la ſuite ſi funeſtes.

On peut le conſiderer dans les plaines de Pharſale, où il fût le compagnon de Ceſar, le jour de cette fameuſe & déciſive victoire à laquelle il contribua beaucoup, par ſes actions & par ſa conduite; il y commandoit

l'aîle gauche de son armée, & il s'y seroit acquis une gloire incomparable si Cesar n'y avoit pas esté.

Cesar ayant pris à Rome la Dictature, fit Antoine General de sa Cavalerie, rang le plus considerable aprés celuy du Dictateur; ce fût alors qu'il commanda dans Rome pour la premiere fois avec un pouvoir absolu, soûmis au seul Jules, auquel il n'étoit pas honteux d'obeïr.

Il n'est pas moins digne de consideration dans cette celebre Conference qui se fit aprés la mort de Cesar, & où se détermina ce fameux Triumvirat, sujet fatal de tant de larmes & de tant de sang. Octave, que l'on appella depuis Cesar & Auguste

& Marc-Antoine voulans terminer leurs differens, se rendirent par la mediation de Lepide au Confluens, qui est entre Peruge & Bologne, dans le terroir de Modene ; c'est là qu'une petite riviere forme une maniere d'Isle, que Lepide qui faisoit l'accommodement choisit pour le lieu de leur entreveue : Auguste & Antoine étans restez chacun de l'un des côtez de la riviere, Lepide passa le premier dans l'Isle pour visiter le lieu de la Conference & pour éviter toute sorte de surprise ; il éleva ensuite sa robe, qui étoit le signal auquel les deux Generaux devoient s'approcher ; & l'un & l'autre en effet ayans laissé au bout des ponts construits pour la communication leurs amis &

leurs Gardes, ils s'avancerent seuls & également, jusqu'à ce que s'étans rencontrez dans le milieu de l'Isle, ils s'embrasserent; & après s'estre donné toutes les marques exterieures d'une parfaite amitié, ils s'assirent tous les trois dans un lieu découvert, d'où ils pouvoient estre veus de leurs gens: Octave qui pour lors estoit Consul estant au milieu à cause sa Magistrature, leur Conference dura deux jours, & les Peuples devoient avoir une grande attention à ce qui y seroit conclu, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que du destin du monde entier. Voyez quel en fut le résultat.

Il fut résolu qu'on créeroit une nouvelle Magistrature de trois hommes, qu'on appelleroit

Triumvirat, & qu'Octave, Antoine & Lepide la poſſederoient cinq ans, avec tout le pouvoir Conſulaire & l'autorité : de plus, de créer tous les autres Magiſtrats de la Ville; ils ſe patagérent les Provinces de telle maniere, qu'Antoine prit les Gaules, excepté la Narbonoiſe qui tomba en partage à Lépide avec l'Eſpagne, & on laiſſa à Octave l'Afrique, la Sicile & les autres Iſles, differant dans un autre temps le partage des Provinces occupées par Brutus & Caſſius, auſquels Octave & Antoine ſe chargérent de faire la guerre. Lépide deſigné Conſul pour l'année prochaine étant obligé de reſter à Rome pour commander à toute l'Italie, & par conſequent d'envoyer gouver-

ner l'Espagne par des Lieutenans ou des Vicaires : *Per Vicarios administraturus.*

C'est ainsi enfin que ce détermina cette horrible proscription qui s'executa depuis à Rome & dans tout le reste de l'Italie, avec tant de fureur, qu'il coûta à la Ville le plus beau & le plus pur de son sang, puisqu'on n'y condamna pas moins de cent quarante Senateurs & environ deux mille Chevaliers, selon les Auteurs qui en mettent le moins, & dont on ne sçauroit se retracer l'idée sans sentir avec horreur dequoy l'ambition démesurée de trois hommes nés particuliers est capable pour parvenir à tiranniser l'Univers.

Antoine est encore plus digne de consideration à Philippes,

le jour de cette celebre bataille qui luy acquit le nom de Capitaine invincible, & qu'on peut appeller la grande Journée. On doit se le representer traînant par-tout avec luy la victoire, défaire entierement l'aîle qui luy étoit opposée où commandoit Cassius, & secourir quelque-temps aprés celle où commandoit Auguste, qui plioit sous Brutus, défaire ensuite ce dernier, & achever pleinement la victoire.

Quelle gloire de vaincre deux hommes les plus grands qui fussent dans le parti contraire, & qui étoient regardez de tout le monde avec admiration, & de les vaincre si heureusement & si parfaitement, que cette victoire mit fin à la guerre, & laissa

les Triumvirs maistres de l'Univers sans contestation.

Ce fut dans cette bataille qu'il donna cette marque de generosité si touchante à Lucilius; celuy-cy étoit attaché au party & à la personne de Brutus en particulier, qui dans la déroute de son armée fut attaqué par un gros de trouppes; & il auroit esté pris prisonnier, si Lucilius ne se fût aviſé de demander quartier, en criant; je suis Brutus, qu'on me conduise à Antoine: & par cet artifice, il donna à Brutus le temps de se sauver. Il fut cependant conduit à Antoine, auquel il parla avec beaucoup de fierté aprés avoir esté reconnu: J'ay usé (luy dit-il) de cet artifice pour ne laisser pas tomber Brutus vivant

entre les mains de ſes ennemis, les Dieux ne permettront ſans doute jamais que la Fortune ait cet avantage ſur la Vertu ; mais en tout cas, de quelque maniere que le hazard conduiſe les choſes, on trouvera toûjours Brutus, ſoit qu'il vive encore ou qu'il ſoit mort, dans un état digne de ſon courage. Au reſte, ajoûta-t'il, je ſuis dans vos mains, Antoine, ma vie eſt en vôtre diſpoſition, vous pouvez en uſer comme il vous plaira, & vous ne devez pas attendre d'un Romain tel que moy qu'il s'abaiſſe à vous la demander. Antoine admira la fermete & le courage de Lucilius : Un homme tel que vous, luy répondit-il, merite des récompenſes au deſſus de celles que je ſuis en état de vous donner

donner ; mais je viens dapprendre la mort de Brutus auquel vous avez esté si justement fidelle, je vous prie de vouloir que je tienne sa place, aimez-moy autant que vous l'avez aimé. C'étoit demander à Lucilius son amitié dans une conjoncture trop pressante pour ne pas l'obtenir, & certes Lucilius ne la luy refusa point ; & comme il avoit servi Brutus fidellement jusqu'à la fin, il servit Antoine de même, & ne le quitta jamais, non pas même quand il fut abandonné de tout le monde.

Les applaudissemens publics qui furent donnez à Antoine sur cette victoire luy furent d'autant plus agreables, qu'il estoit sûr qu'ils estoient bien fondez, & d'autant plus touchans, qu'on

y mêloit quelques reproches contre la conduite foible de ſon compagnon Auguſte : Mais ce plaiſir ſecret luy coûta bien cher ; ce fut là le commencement de la haine irreconciliable d'Octave, les murmures deſobligeans qui coururent contre luy dans l'armée furent peut-être l'obſtacle invincible qui s'oppoſa toûjours à un veritable racommodement dans les guerres, qui coûterent enfin l'Empire & la vie à Antoine.

Puiſque cette bataille eſt la grande journée d'Antoine, & que ſa gloire n'eſt grande que par rapport à la grandeur de ceux qu'il a vaincus : on peut ce me ſemble ſans tomber dans une trop grande digreſſion, toucher le merite & le caractere de

Brutus & de Cassius, hommes si fameux & si illustres dans l'Histoire.

Brutus descendoit du côté paternel de cét autre Brutus qui chassa les Rois de Rome, & du côté maternel de ce Servilius Hala qui tua Metius, lequel aspiroit à la tyrannie ; si-bien que par sa naissance il sembloit devoir estre le bouclier de la liberté. Sa mere estoit sœur uterine de Caton, ce fameux Philosophe, dont il imitoit la severité & la moderation : sa vertu estoit austere, mais veritable ; & s'il y avoit un peu d'entêtement dans sa conduite, cét entêtement alloit au bien public, qui estoit la regle & le motif de toutes ses actions.

Cassius estoit aussi d'une tres-

noble Famille, mais il estoit d'un caractere fort different de celuy de Brutus; sa vertu n'estoit point si pure ny ses mœurs si austeres; il agissoit par rapport à ses interests avec une conduite tres-fine & tres-politique; il estoit homme de guerre, & joignoit à sa valeur beaucoup d'experience; il avoit l'air & les manieres fiéres, l'humeur sombre & brusque, chagrin de l'élevation d'autruy, & presumant toûjours assez de soy-même pour ne craindre aucun evenement. Il donna une preuve de sa fierté, lorsque dans l'accommodement apparent qui se fit aprés le meurtre de Cesar, entre les conjurez d'une part, & Lepide avec Antoine de l'autre, on convint que Brutus iroit soûper chez Le-

pide, & Cassius chez Antoine; ce dernier, railleur dans les affaires les plus serieuses, n'ayant pû s'empêcher de demander à Cassius sur la fin du repas, s'il n'avoit point encore quelque poignard caché; ouï, luy répondit fiérement Cassius, j'en ay pour ceux qui oseront aspirer à la tyrannie. Cela fit cesser la raillerie.

On a dit de ces deux hommes que Cassius estoit plus grand Capitaine, & Brutus plus honnête-homme; on aimoit mieux celuy-cy pour amy, on craignoit davantage d'avoir l'autre pour ennemy; Cassius avoit plus de force, Brutus plus de vertu: & Velleïus Paterculus, qui ne perd jamais l'occasion de louër & de flater Auguste, dit, que s'ils eus-

ſent vaincu, & qu'ils fuſſent devenus les maîtres de l'Empire, il eût eſté autant utile à la Republique d'avoir Brutus pour Souverain, au lieu de Caſſius, qu'il luy fut avantageux d'être gouvernée par Auguſte plûtôt que par Antoine. Il ſemble que cét Auteur faſſe un paralelle de ces deux Conjurez aux deux Triumvirs, faiſant reſſembler Caſſius à Antoine, & Brutus à Auguſte.

Brutus & Caſſius étoient tous les deux Preteurs, quand ils conjurerent contre Ceſar, dont Brutus en particulier avoit reçu des graces & des bienfaits ſans nombre. Aprés le meurtre, ils furent obligez de ſortir de Rome, & de fuir les perſecutions du peuple animé par Antoine &

par Lepide; mais ils étoient toûjours adorez du Senat, dont on peut dire qu'ils étoient les idoles; ils allerent dans les Provinces où ils avoient le plus d'amis, ils y firent une armée qui devint bien-tôt formidable : la liberté publique coloroit leur assassinat, & sous ce pretexte specieux, autant que sous le nom de Brutus, dont la vertu faisoit un grand bruit, on vit des païs entiers se ranger sous leurs loix, leurs étendars portoient la marque de leur conjuration, & l'on ne voyoit dans leurs tentes & sur leurs boucliers, que les instrumens de leur Maître, representez à peu prés de même que dans la medaille qu'on frapa pour lors, où est un bonnet (qui est la marque de la liberté) au milieu de

deux poignards, avec cette inscription, *Eidus Martiæ.*

Leur armée devint bien-tôt assez forte pour faire des exploits considerables ; ils se trouverent même en état de se separer, & d'aller chacun d'un côté soûmettre les Provinces: Cassius fit des actions merveilleuses, & sa valeur n'a jamais tant éclaté qu'elle éclata alors. Enfin, ils se joignirent à Philippes, où Auguste venoit de se joindre à Antoine.

C'est là que la necessité de toutes choses obligea ceux cy à rechercher la bataille ; & cette même raison auroit du empêcher les autres de la donner, si Brutus pressé par tous ses Officiers, lassez des horreurs de la guerre, ou si luy même par des

sentimens de vertu & d'amour pour sa Patrie, honteux de la déchirer si long temps par des guerres civiles, n'eût voulu les terminer par un combat. Toute l'armée applaudit à cette resolution, Cassius seul, sçavant dans l'Art de la guerre par le long usage qu'il en avoit, connoissant parfaitement le desavantage du parti contraire qui ne pouvoit plus vivre dans la disette où il estoit, s'opposoit au dessein de donner la bataille: Mais enfin comme il estoit obligé d'avoir de grands égards pour Brutus, & qu'il estoit accusé par les soldats de vouloir faire durer la guerre éternellement, il consentit à tout ce qu'on voulut; on dit même qu'il alla le soir qui préceda le jour du combat

ſouper chez Meſſala, auquel il dit en le quittant; vous me ſerez témoin comme qu'on m'oblige comme on fit le grand Pompée, à commettre la liberté du peuple Romain au hazard d'un combat, j'y conſens malgré moy, il faut cependant tout eſperer de la fortune; mais nous ſuivons un méchant conſeil.

Ses craintes furent juſtifiées par le ſuccés, & il fut le premier défait aprés avoir remply tous les devoirs d'un General habile, vaillant & experimenté; mais dont tout l'art ceda à la fortune d'Antoine, à laquelle tout eſtoit pour lors obligé de ceder. Brutus eſtoit plus heureux de ſon côté contre Auguſte; mais Caſſius ſe défiant de la capacité de Brutus, & preſſentant ſa dé-

faite par la sienne, se retira pour en apprendre des nouvelles; ennuyé de n'en recevoir pas, & persuadé de ses malheurs, il se tua sans qu'on sçache precisément de qu'elle maniere il s'ôta la vie.

Il y a assurément dans cette mort des marques de desespoir peu convenables à un aussi grãd homme que Cassius, du moins devoit-il attendre plus patiemment la verité des choses. Le Centurion, qui par sa negligence à apporter les nouvelles, avoit contribué à sa mort, se tua luy-même de douleur. Il falloit qu'il y eût en ce temps-là une grande facilité à mourir.

Brutus apprit cette perte avec tout le chagrin imaginable; & comme il en connoissoit l'im-

portance, il prit soin de la cacher quelque temps aux soldats pour ne pas abattre leur courage ; & aprés s'être plaint de la fortune qui venoit de luy ravir le dernier des Romains, car ce fut ainsi qu'il appella Cassius, il resolut de tenter encore le destin d'un combat pour mettre fin à toutes les calamitez que la guerre causoit à tant de peuples, flaté sans doute du bon succés qu'il avoit eu contre Auguste, qui fut he reusement secouru par Antoine, & qui, s'il eut esté seul, perdoit sans ressource les esperances des Triumvirs. Mais ce même Antoine qui avoit défait Cassius, défit encore dans le même jour Brutus, il le poursuivit, & pensa meme, comme je l'ay déja dit, le prendre pri-

sonnier. Jamais la fortune ne seconda mieux la valeur : Auguste pour certaine maladie dont il se plaignoit, fut inutile dans l'armée, ce qui augmenta infiniment la gloire d'Antoine.

Brutus tâcha de rallier ses Troupes, & de remettre en état de combattre les restes du parti vaincu ; mais la fortune se déclaroit trop en faveur des Triumvirs, pour ne ranger pas tout le monde de leur côté. Brutus se vit abandonné de tous les siens, sans ressource pour cette liberté de sa Patrie, à laquelle il avoit tout sacrifié : il se considera dans cét état, accompagné de sa seule vertu, dont la severité & la pureté luy devenoient si inutiles & si nuisibles. Vertu, s'écria-t'il, que j'ay suivie toute ma vie,

& pour laquelle j'ay quitté plaisirs, biens & fortune, tu n'es qu'un vain phantôme sans pouvoir, le vice a toujours l'avantage sur toy, & desormais est-il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile puissance? Ensuite ayant prié l'un de ses Affranchis de le servir dans cette derniere action, il se jetta avec violence sur la pointe de son épée, & se perça le cœur.

Malheureuse fin de deux hommes, que le destin voulut peut-être punir de leur assassinat, & qui perdirent toutes les esperances du Senat & de la liberté, faute de s'entendre & de se conseiller les uns les autres dans cette derniere bataille, où la diversité de leurs sentimens & de leurs veuës, fut la cause de leur perte.

Car quoique Cassius eut de grands égards pour Brutus, dont la vertu & la reputation l'avoient rendu l'Oracle de son parti ; & quoique Brutus estimât infiniment la valeur & la conduite de ce Cassius, ils ne s'aimoient pas tous deux, leurs seuls interests les tenoient unis si étroitement.

Cassius même gardoit contre Cesar le ressentiment d'une certaine preference, que ce Dictateur avoit marquée pour Brutus dans leur Preture ; & d'ailleurs Cassius naturellement peu religieux mépriſoit les superstitions & les austeritez de Brutus, lequel ayant eu cette celebre vision de son mauvais genie, dont on a tant parlé, & l'ayant racontée à Cassius fort serieuse-

ment, Cassius fit réponse que c'étoit l'effet de ses trop longues veilles & de ses abstinences extraordinaires, qui lui troubloient le cerveau, & luy donnoient ces songes & ces resveries funestes & extravagantes.

Brutus de son côté n'approuvoit point les finesses & les manieres couvertes de Cassius, qui convenoient si peu à la pureté de sa vertu; il estoit même scandalisé du mépris que Brutus faisoit paroître pour toutes les ceremonies de la Religion, dont il ne s'embaraſſoit gueres, & de cette difference d'humeur, d'inclination & de sentimens; il naissoit souvent des differens que leur prudence & leurs interests communs étouffoient toujours. Antoine ayant appris la mort

de Brutus, se fit conduire à l'endroit où estoit son corps, il le vit avec douleur, il versa quelques larmes ; & pour marquer le respect qu'il avoit pour son cadavre, il se dépoüilla de sa Cotte d'armes de pourpre, & l'en couvrit ; car l'avarice de quelques soldats l'avoient déja dépoüillé de la sienne, & il montra beaucoup d'estime & de consideration pour ce grand homme, auquel il avoit d'ailleurs quelque obligation : car dans le conseil de tous les conjurez on proposa de faire mourir Antoine avec Cesar, tous les autres conjurez étoient de ce sentiment, il n'y eut que le seul Brutus qui n'y voulut jamais consentir, & qui soutint avec fermeté qu'il ne falloit répandre

que le ſang du Tyran. Auguſte fit prendre la tête de Brutus & l'envoya à Rome pour eſtre miſe aux pieds de la ſtatuë de ſon pere.

Si l'on trouve Antoine brillant dans les occaſions que nous venons de marquer, on ne ſçauroit ſans eſtre ébloüi de ſa gloire le conſiderer en Orient, aprés le partage qu'il fit avec Auguſte, Lepide qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en ayant que tres-peu à l'autorité. C'eſt là qu'il eſt ſuivy de ſes Legions, qui ſont ſans contredit les meilleures & les mieux diſciplinées de l'Empire; qu'il eſt toujours accompagné de tout ce qu'il y a de plus éclatant parmy la jeune Nobleſſe de Rome, qui dans le plus beau ſiecle du monde & le

plus fertile en belles actions, apprend l'art de la guerre sous cét excellent Capitaine, aprés la mort de Jules, sans contestation, le premier maître en ce métier. Sa Cour est toujours composée de plusieurs Rois, de tous les Princes de l'Asie, & de tous les Ambassadeurs des voisins, alliez & tributaires de l'Empire Romain, qui ne reconnoissent que luy seul pour maître dans l'Orient.

On le voit là juger Souverainement & sans appel, des Etats & de la vie des Rois, dépouïller les uns, établir les autres, sans que qui que ce soit ose y contredire. Le Senat même pour conserver une ombre de pouvoir confirme les Rois qu'il établit en Orient. Tels estoient Darius

dans le Pont, Pharnace en Idumée, Herodes en Judée, Amintas en Pisidie, & Polemon en Cilicie, &c. Il fait publiquement décapiter Antigone Roy des Juifs, suplice jusques-là inouï pour les Rois, & qui est la plus grande marque de cette puissance monstrueuse qu'il a exercée.

Que cette Cour me paroist magnifique, que de jeux, que de spectacles, qu'elle grandeur l'accompagna toûjours ; surtout je me figure l'antichambre de Marc-Antoine, Citoyen Romain, remplie d'une foule de Rois & de Souverains qui attendent l'heure de pouvoir luy parler, & de luy faire leur Cour. On peut dire qu'on ne sçauroit gueres se faire une idée de tou-

tes ces grandeurs, qui ne soit au dessous de la verité. Jules Cesar luy-même qui estoit unique Maistre n'a jamais joüi si parfaitement de la Majesté de l'Empire, & Auguste qui gouvernoit en Occident avec une égalité de pouvoir, n'estoit à Rome ny si absolu, par les considerations qu'il estoit obligé d'avoir pour Senat & pour le peuple, ny si magnifique, par la necessité où il estoit de ménager le tresor public dans un lieu où l'on estoit en possession de censurer si severement les dissipateurs & les malversateurs les plus autorisez, au lieu qu'Antoine commandoit avec une armée nombreuse dans une partie du monde extrêmement riche, & accoûtumée depuis long-temps à la ser-

vitude, & à souffrir les vexations, les Rois de ces Provinces n'ayans au dessus des sujets, que l'honneur d'être les premiers esclaves.

Et ce qui contribuoit encore d'avantage à l'éclat & à la gloire d'Antoine, c'est que ses Lieutenans combattoient par tout avec une fortune égale & toûjours constante à le favoriser. Sozius & Canidius firent des exploits merveilleux; mais sur tout Ventidius, dont la valeur triompha des Parthes plusieurs fois, victoire & triomphe d'autant plus considerables, qu'il estoit le seul de tous les Generaux Romains qui jusqu'alors eut pû triompher de ces peuples.

C'est ce Ventidius que sa valeur rendit si recommandable,

& qui fut à peu prés chez Antoine ce que fut Agrippa auprés d'Auguſte, élevez l'un & l'autre d'une naiſſance obſcure à une tres haute fortune; par leur courage & leur conduite dans la guerre, & leur attachement aux intereſts de leurs Maiſtres, ils parvinrent tous les deux au Conſulat & à l'honneur du triomphe.

Tous ces caracteres éclatans ſous leſquels nous avons conſideré Antoine, & toute cette grandeur qui l'environnoit dans une ſi prodigieuſe élevation, n'ont pû le garantir des impreſſions des vices; ſes vertus & ſes défauts confondus ont fait dire de luy à quelques uns, ce qu on a dit d'Alcibiade, qu'on ne pouvoit pas decider s'il eſtoit plus

fameux par ſes bonnes que par ſes mauvaiſes qualitez.

Je ſçay qu'on lit qu'il eſtoit extrêmement débauché, & que Ciceron même l'accuſe d'avoir porté juſques ſur ſon Tribunal de honteuſes marques d'yvrognerie.

Il eſt vray qu'il avoit toutes les inclinations d'une bouïllante jeuneſſe, dans un ſiecle méchant, & dans la Ville du monde la plus corrompuë : né avec tous les agrémens que la nature luy avoit donnez, il ne prit pas le ſoin de reprimer ſes paſſions dans un temps où le vice eſtoit à la mode, & où les perſonnes du premier rang s'abandonnoient ſans ſcrupule aux plaiſirs qui entraiſnoient le reſte des hommes.

Ses

Ses passions s'étant fortifiées par la licence qu'il leur avoit eonnées, & son pouvoir s'étant augmente également aves ses passions, il est peu surprenant qu'elles ayent causé de grands desordres dans sa plus grande élevation, puisqu'il n'est que trop ordinaire que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent souvent ce qu'ils ne doivent pas ; & delà proviennent tant de vexations & tant d injustices qui regnent impunément dans le monde.

Je sçay qu'on a reproché à Antoine son union avec Jules Cesar, & les secours qu'il a donnez à ce destructeur de la liberté publique; mais ceux qui se montrent si severes observateurs de Loix, & si amateurs de la liber-

té, n'auroient-ils point esté tentez du même crime, s'ils avoient eu les qualitez d'Antoine & les vûës aussi élevées que luy. On a beau luy reprocher ses abaissemens, ses flateries, & cette couronne d'or qu'il presenta à Cesar, & dont Ciceron fit tant de bruit, comme si la Royauté eût consisté dans cette Couronne, & que Cesar n'en eût pas déja tout le pouvoir & toute l'autorité; il estoit glorieux d'obeïr au grand Jules, né pour commander à tous les mortels, & Antoine s'élevoit à mesure qu'il sembloit s'abaisser.

D'ailleurs, peut-être que dans la situation de la Republique, qui ne pouvoit plus se passer d'un Maître, il estoit utile que Cesar le fût plûtôt que tout au-

tre. Elle avoit souffert la domination de Sylla, celle de Pompée ensuite ; & enfin aprés Cesar, Auguste y fit souffrir agreablement la sienne. Rome se lassoit d'être libre, & à la reserve de quelques esprits plus ambitieux de la domination qu'ils ne pouvoient obtenir, que jaloux de la liberté de la Patrie, tout le monde estoit convenu de se choisir un Maistre, on n'estoit divisé que sur le choix.

On ne sçauroit excuser les horreurs & le sang de la proscription, crime qui est commun à Antoine avec Auguste & Lepide ; ils pousserent la cruauté jusqu à la barbarie, puisqu'ils sacrifierent leurs plus proches parens & leurs meilleurs amis ; Lepide abandonna son frere, &

Antoine donna son oncle : Il est vray qu'ils ne moururent ny l'un ny l'autre, personne n'osant toucher à la personne des proches parens des Triumvirs.

Rome estoit alors en proye à l'avarice & à l'insolence des assassins & des voleurs ; & c'est dans ce temps-là qu'il suffisoit d'être crû riche pour estre crû coupable ou ennemy du Gouvernement. Les soldats couroient toute la Ville comme si elle eut esté prise d'assaut, & jamais la violence ne fut ny si longue ny si autorisée. On lisoit dans de grandes tables exposées dans la place publique, les noms des proscrits gravez en gros caracteres, afin que personne n'en ignorât. On ajoûtoit tous les jours de nouveaux noms à ceux

qui y étoient déja ; & tel s'étoit réjouï de n'y avoir pas trouvé le sien, qui apprenoit par sa mort qu'on l'y avoit ajoûté.

On imputa à Antoine, quoiqu'il n'en fut pas l'auteur, la plusparт des meurtres qui se firent alors ; Fulvie sa femme y avoit plus de part que luy, poussée par un esprit d'avarice, de cruauté ou de vengeance, elle fit des violences qui furent rejettées sur Antoine, quoiqu'il les ignorât le plus souvent ; jusques là que ses soldats luy ayant apporté la tête d'un homme qui estoit parmy les proscrits, & qui leur avoit esté fort recommandé de sa part : Helas (leur dit-il) je ne le connois ny ne l'ay jamais vu.

Mais le meurtre dont on l'a

accuſé avec plus de juſtice, & qui a donné lieu aux invectives de tant d'Hiſtoriens, fut celuy de Ciceron qu'Auguſte protegeoit, & qu'il ſacrifia pourtant à Antoine dans leur reconciliation.

Ciceron ſi connu par ſon eloquence s'éleva par ſon eſprit à la premiere dignité de la Republique, découvrit & étouffa la conjuration de Catilina, dont il ſe fit tant d'honneur auprés du Senat, qu'on le conſidera toûjours depuis comme le liberateur de la Patrie.

Il haïſſoit Antoine, & pour le rendre odieux au Senat, il compoſa les diſcours que nous liſons aujourd'huy, & qu'il prononça avec tant de ſuccés, qu'il arma contre Antoine toute la Ville en faveur d'Auguſte, &

obtint du Senat le Decret par lequel Antoine fut declaré ennemy de la Republique ; la douceur de se vanger d'un ennemy si puissant, qui auroit eu même des raisons pour se declarer plûtôt pour luy que pour Auguste, par raport à de vieilles obligations, fut assez grande pour faire oublier à Antoine sa generosité ordinaire. Il sacrifia son oncle pour avoir Ciceron, qui fut poignardé dans le temps qu'il fuyoit, par la trahison d'un de ses Affranchis. On porta sa tête à Antoine, qui dit en la voyant : Mes vengeances sont finies, & je ne prens plus de part à la proscription : Il voulut même pour donner quelque consolation à sa famille remettre entre les mains de Pomporia sa belle-sœur, l'Af-

franchy qui l'avoit trahy, qu'on fit mourir dans les tourmens. On dit que Fulvie insulta quelque temps à la tête de Ciceron, & qu'elle s'y donna même le lâche plaisir de percer sa langue avec un poinçon d'or ; aprés quoy elle fut attachée à la tribune où ce grand Orateur avoit prononcé ces funestes Discours.

Tous les autres meurtres qu'Antoine a faits pendant le cours de sa vie, ne sont point partis d'un naturel sanguinaire, la seule necessité l'a porté à ces effets violens. Telle fut la mort d'Amantius, qui soûtenoit avec un reste de mutins le party de Marius à Rome aprés la mort de Cesar, qu'il fit mourir par l'autorité du Consulat dont il estoit revestu, pour tâcher de s'attirer

l'amitié du Senat dõt il avoit besoin dans cette conjoncture: Telle fut aussi la rigueur dont il usa à l'égard de la Legion Marcienne, lorsqu'il la fit decimer pour punir sa rebellion, la discipline militaire ne pouvant se maintenir que par quelques exemples. De tous les défauts d'Antoine, le plus déplorable, sans doute, c'est sa foiblesse pour Cleopatre. Les fautes que cét amour luy fit commettre furent toutes irreparables, & il n'est pas aisé de concevoir qu'on puisse s'abandonner avec si peu de reserve à toute la violence d'une passion amoureuse.

Cleopatre n'estoit pas dans sa premiere jeunesse, lorsqu'Antoine commença de l'aimer; Jules Cesar l'avoit aimée long-

temps auparavant, & l'on dit encore que le fils aîné du grand Pompée soûpira quelque-tems pour elle.

Mais cette Reine, dont les charmes ont esté si funestes aux plus grands hommes de l'Empire, a toûjours trouvé le secret de conserver sa beauté; & son esprit souple se tournoit à toutes sortes de caracteres avec tant de facilité, qu'elle ne manquoit jamais de plaire quand elle l'avoit entrepris.

Avec tous ces avantages du corps & de l'esprit, elle possedoit un tres-riche & tres-puissant Royaume, dont elle estoit seule Souveraine depuis les amours de Cesar; ce qui luy donnoit lieu de faire paroistre cette magnificence extraordinaire qui rehauf-

soit tous ses charmes. Figurons-nous cette galere pompeuse qu'elle fit équiper pour aller trouver Antoine, qui l'avoit mandée pour venir rendre compte de sa conduite ; car elle avoit tenu le party des Conjurez. Figurons-nous, dis-je, cette galere dont les beautez furent si grandes, que tout le monde quitta Antoine assis alors sur son Tribunal, pour courir à ce spectacle le plus beau qui fut jamais. Ces voiles de pourpre, ces rames d'argent, cette poupe couverte de brocard d'or, ces filles habillées en graces, & ces petits garçons habillez en amours ; Cleopatre elle-même couchée sur un lit d'or de la maniere qu'on represente Venus endormie, tout cela accompa-

gné d'une douce symphonie, qui dans un temps calme se faisoit entendre sur les eaux, tandis que des parfums delicieux répandoient au delà du rivage une odeur enchantée : Tout le peuple s'écria que c'estoit la Déesse Venus qui venoit trouver le Dieu Bachus (Antoine n'estant pas fâché qu'on le fit ressembler à ce Dieu.) Jamais on ne vit rien de si somptueux, & jamais beauté ne parut si touchante que celle de Cleopatre en cét équipage ; la Cour d'Antoine aussi sensible que luy, ne pût resister à tant de charmes. On juge aisément que la conduite de cette Reine fut approuvée, & il estoit juste qu'on pardonnât à sa magnificence des démarches qu'elle pouvoit avoir faites contre les

interests des Triumvirs.

Ce qui paroist le plus surprenant, c'est que cette magnificence ne diminua jamais. elle augmenta mesme toûjours, & l'on ne pouvoit comprendre que tous les revenus de l'Empire qu'Antoine répandoit avec profusion, ne pussent surpasser les dépenses de Cleopatre, qui ne jouïssoit alors que des revenus de son Royaume, elle avoit l'art de suppléer par son esprit à tout ce qui pouvoit manquer à ses dépenses.

On a cependant de la peine à croire toutes les profusions que les Historiens ont écrit là-dessus. Peut-on sans étonnement entendre parler de cette perle d'une grosseur énorme, qu'elle fit dissoudre dans un bouillon,

un jour qu'elle avoit parié avec Antoine à qui donneroit un plus riche festin ? Jamais folie ne fut si grande, & il falloit en effet qu'elle fut extraordinaire, puisqu'Antoine le plus prodigue de tous les hommes, ne pût s'empescher d'estre fâché de cette perte.

Ce fut dans un pareil festin qu'Antoine donna une Ville considerable à son cuisinier, seulement pour l'avoir servy selon sa fantaisie.

Il est aisé de concevoir que ces profusions extravagantes qui arrivoient tous les jours, & qui épuisoient les revenus de l'Empire, & mettoient Antoine hors d'état de pouvoir entretenir les Troupes, & de payer les soldats, & l'obligoient d'avoir

recours à des impots & à vexer les peuples, déplurent aux Romains, à ceux principalement qui estoient en secret attachez à Auguste; (& sa Cour n'en manquoit pas) ils en écrivirent à Rome, & manderent la passion furieuse qu'il avoit pour Cleopatre, à laquelle il avoit donné la Phenicie, la basse Syrie, l'Isle de Cypre, une grande partie de la Cilicie, outre l'Arabie Heureuse, & cét endroit de la Judée où croist le veritable baume, les Provinces les plus belles & les plus riches de l'Empire dans l'Orient, qu'il les avoit unies au Royaume de cette Reine: ils ne manquerent pas d'écrire la prison d'Artabase Roy d'Armenie, qu'Antoine avoit pris par sur-

prise, & dont il donna le Royaume à un fils qu'il avoit eu de Cleopatre, aprés avoir enchaîné ce Prince avec des chaînes d'or, & l'avoir mené en triomphe dans la ville d'Alexandrie; crime que les Romains ne pouvoient pardonner, parce qu'ils pretendoient que l'honneur du triomphe ne pouvoit appartenir qu'à Rome. Ils n'oublierent pas de marquer que les delices avoient si fort enyvré Antoine, qu'à peine pouvoit il faire les fonctions de General & de Maître dans cette grande partie de terre qui luy estoit soumise; que l'expedition des Parthes qui avoit si mal reüssi, & qui faisoit honte au nom Romain, auroit pû faire la gloire d'un homme,

qui moins impatient qu'Antoine de revoir sa Maîtresse, auroit sçu paisiblement passer l'hyver en Armenie; qu'on voyoit chaque jour élever des Esclaves & des Affranchis, Ministres de la passion de Cleopatre, tandis que des gens de qualité & de merite demeuroient dans l'obscurité & dans l'indigence; & qu'enfin la Reine d'Egypte se disoit femme veritable d'Antoine, contre les Loix inviolables de Rome, & qu'il avoit plusieurs enfins d'elle, à la honte de sa legitime épouse.

Auguste jaloux du merite d'Antoine n'avoit que trop de pente à le haïr; mais il estoit habile dans l'art de dissimuler, il sçavoit bien cacher sa haine. Il entendit avec joye les mur-

mures de la Cour d'Antoine ; il les ménagea secretement, & quand il vit les choses disposées de la façon qu'il les vouloit, il en fit parler au Senat, où l'on déclama contre ces profusions immenses, & contre l'indignité qu'il y avoit de souffrir qu'un Chef des Romains devint l'époux d'une Reine ; mais sur tout on l'accusa d'avoir lû des Lettres galantes dans son Tribunal, où il estoit occupé à juger des affaires des Rois. Cette derniere accusation, qui dans un siecle semblable au nôtre passeroit pour fort legere, fut pourtant celle qui détermina alors le Senat à se declarer contre Antoine, la gravité des Magistrats Romains estant infiniment plus grande que nous ne sçaurions

concevoir, & cét exemple seul doit nous en convaincre.

Fulvie, femme d'Antoine, fut celle qui soûtint vivement les interests de son Epoux, malgré son infidelité. Elle estoit d'une tres-noble & tres-ancienne Famille Plebeyenne, & elle estoit veuve de Clodius, dont elle avoit déja eu une fille quand elle épousa Antoine; elle estoit encore jeune, belle, l'esprit vif & remuant, le cœur sensible à l'injure, porté à la vangeance, mêlant mesme à ses sentimens quelque chose de farouche & de cruel, & n'ayant rien enfin des foiblesses d'une femme: on verra pourtant bien-tôt qu'elle ne fut pas insensible à l'amour.

Comme elle vit qu'Auguste vouloit détruire la grandeur de

ſon Epoux & le décrediter dans le Senat, elle s'unit à Lucius Antonius ſon beau-frere, qui eſtoit Conſul alors ; elle mit dans ſes intereſts certains peuples dont Auguſte avoit aſſigné les terres aux Veterans de ſon armée, ſans comprendre dans ces récompenſes ceux de l'armée d'Antoine qui avoient eu part aux victoires ; & cette raiſon luy donnoit un ſujet fort plauſible de ſe plaindre. Le Conſul Lucius d'ailleurs pour engager dans ſon party la meilleure partie de la Ville, déclama contre le Triumvirat, & repreſenta qu'il eſtoit temps que la Republique fût libre, qu'il promettoit de faire abdiquer ſon frere dés qu'Auguſte voudroit faire de meſme, & qu'il eſtoit trop dur de ſouffrir

à Rome des Rois sous le nom de Triumvirs. On comprenoit peut-estre bien que ces beaux discours & ce grand zele pour la liberté publique n estoient que des pretextes pour rendre Auguste odieux ; mais enfin cela reünit, tous les amis d'Antoine, qui estoient en fort grand nombre, & qui secondez de ces peuples, dont la rebellion fut inopinée, commencerent en Occident la guerre contre Auguste sous les ordres de Fulvie, à qui tout cela réüssit fort mal à la fin, & où Lucius Antonius, dont on nous a peut-être laissé faussement un portrait fort desavantageux, fut contraint de recevoir la Loy d'Auguste aprés la prise de Peruge, qu'il deffendit avec assez de fermeté, pour me faire croire

qu'on l'a accusé à tort d'avoir toutes les mauvaises qualitez de son frere, sans avoir une de ses vertus. Mais c'est un malheur inévitable de ne connoistre les hommes illustres des siecles passez que sur la foy des Historiens, qui souvent estoient gagez pour les dépeindre tout autrement qu'ils n'estoient.

On admiroit à Rome la conduite de Fulvie, qui paroissant insensible à l'affront que luy faisoit un mary volage, s'opposoit aux entreprises qu'on formoit contre luy; & pendant qu'Antoine demeuroit enseveli dans un lâche repos, elle prenoit le soin de le défendre contre ses ennemis. Quelle gloire pour Fulvie, si son devoir & sa vertu eussent esté le fondement de sa

conduite ; mais c'estoit l'amour qui l'armoit contre Auguste.

Fulvie ayant fait connoistre à Auguste la passion qu'elle avoit pour luy, eut la honte de l'y trouver insensible ; & ne pouvant se pardonner une foiblesse si mal récompensée, elle entra dans des sentimens qui réveillant la ferocité de son naturel, formerent dans son cœur une espece de rage qui luy fit embrasser avec avidité l'occasion de se vanger dans les differens qui commençoient à s'exciter entre les Triumvirs ; elle voulut mesme qu'Auguste n'ignorât pas que ses mépris luy avoient attiré cette guerre, dont elle croyoit qu'il pouvoit vraisemblablement craindre l'issuë, le nombre & la qualité des amis

d'Antoine eſtant tres-conſide-rables. Auguſte nous apprend dans une de ſes Epigrammes cette particularité de ſon Hiſtoire, quand il dit que Fulvie ne luy déclara la guerre que pour n'avoir pas voulu devenir ſenſible pour elle, & l'aider à ſe vanger des infidelitez de ſon Epoux.

Cét homme qui n'aimoit que par politique, & dont on a dit qu'il n'eut jamais d'autres amours que celles que ſon intereſt ou ſon ambition luy inſpirerent, ne voulant point étouffer dans ſa naiſſance une guerre formidable qu'il auroit pû terminer, en paroiſſant moins cruel à une jeune & belle perſonne. Mais au contraire, pour rompre tous les nœuds qui l'attachoient à Antoine, il reudia Clodia, fille

fille de Fulvie & de Clodius son premier mary, qu'il avoit fiancée dans sa premiere alliance avec Antoine, & par là acheva d'allumer dans le cœur de Fulvie un desespoir qui la fit aller jusques dans le Camp d'Antoine, l'épée au côté & le casque en teste, animer elle-mesme par son exemple, ou plûtost par ses fureurs, une armée qu'elle vouloit conduire.

Quelques Politiques examinant la conduite d'Antoine, éloigné pendant ce temps-là, ont crû qu'il n'estoit pas fâché qu'on commençât cette guerre, connoissant ses forces & sa fortune, & persuadé qu'il trouveroit toûjours les moyens de faire la paix, supposé que les évenemens parussent peu favorables

pour ſon grand deſſein de la Monarchie univerſelle.

Cét endroit de l'Hiſtoire me paroiſt fort ſingulier, Antoine aime Cleopatre, dont peut-eſtre il ne fut jamais veritablement aimé : car enfin, cette Reine adroite, & qui ſçavoit ſi-bien s'accommoder à l'humeur de ceux qu'elle vouloit ſeduire, par ſes feintes, ſes diſſimulations, & par les ſoins qu'elle prit de plaire dans la ſuite à Auguſte; ne nous laiſſe-t'elle pas à douter ſi Antoine en fut aimé ? Dellius, confident de la paſſion d'Antoine, qui ménagea les commencemens de leur commerce, ſçût ſe faire aimer de Cleopatre: Antoine ignora toujours leur ſecrette intelligence, & peut-eſtre que Decellius eſt le ſeul

homme que cette Reine ait aimé par pure inclination.

Fulvie aime Auguſte qui la mépriſe, & qui prend plaiſir à faire informer Antoine des foibleſſes de ſon Epouſe ; c'eſt ce qui l'a fait peut eſtre repudier dans la ſuite. L'inſenſibilité d'Auguſte venge Antoine des ſentimens honteux de ſa femme, & Fulvie ſe venge des duretez d Auguſte, par les armes & le credit de ſon Epoux, dont elle employe le nom & l'autorite pour luy faire la guerre.

Le ſuccés des armes fut malheureux pour Fulvie en Occident, elle fut obligée de prendre la fuite & d'aller vers ſon mary, qui troublé de la défaite de ſon Parti, vint à Samos avec Cleopatre pour y conſtruire

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

l'appareil d'une grande guerre. Ce fut dans cette Isle qu'il dõna ses ordres à tous les Rois, Princes, Souverains & Peuples qui reconnoissoient l'Empire, de venir ou d'envoyer l'argent, les soldats & les armes necessaires pour cette expedition : il ajoûta à ces ordres une espece de manifeste qui contenoit les raisons & les sujets qu'il avoit d'entreprendre cette guerre contre Auguste, qui affectoit de vouloir estre seul maître de l'Empire. C'est parmy ces raisons qu'il n'oublia pas de marquer l'injustice d'Auguste, qui avoit dépouïllé Lepide de la dignité de Triumvir, & qui s'estoit approprié toutes ses richesses, sans en faire part ny à luy ny au peuple Romain.

La mort de Fulvie arrivée à

Sycione par les chagrins continuels auſquels elle s'eſtoit abandonnée depuis le mauvais ſuccés de ſes affaires, donna lieu aux ſoldats de l'un & de l'autre party, de demander avec beaucoup d'inſtance un accommodement qu'ils ſouhaittoient depuis long-temps; & ils creurent qu'il ſeroit peu difficile de l'obtenir aprés la mort de cette femme, qu'ils ſçavoient bien eſtre la premiére cauſe de cette guerre. Les ſoldats Romains avoient aſſez de credit ſur leurs Generaux pour les obliger quelquefois à faire ce qu'ils ſouhaittoient le moins; c'eſt pourquoy il fallut que la paix ſe fit entre Auguſte & Antoine. Octavie fut le gage de cette paix, par le mariage qu'elle contracta avec Antoine.

Octave estoit sœur d'Auguste & veuve de Marcellus, sa beauté au sentiment mesme d'Antoine surpassoit celle de Cleopatre, & sa vertu estoit assez solide pour interdire la medisance à une Ville où les personnes de son rang estoient peu vertueuses, & où le monde ne respectoit point la qualité des personnes dont la conduite n'estoit pas reguliere.

Le peuple attendoit une paix solide d'une si belle alliance, & il ne doutoit point qu'une Epouse si parfaite ne fixât l'inconstance d'Antoine, ne se l'attachât, & n'ôtât par ce moyen tout sujet de division. Mais les peuples éclairez estoient persuadez qu'Antoine vivroit toûjours comme il avoit commencé, & que les plaisirs les plus

agreables fatigueroient un homme de son caractere, dés qu'ils deviendroient necessaires. Quãd mesme Antoine seroit demeuré à Rome avec Octavie dans la plus parfaite union, Auguste & luy n'auroient pas manqué de pretextes pour se brouïller, puisque l'Empire de l'univers ne pouvoit contenter l'ambition de deux hommes qui le gouvernoient également, il falloit que l'un cedât à l'autre, tant il est vray que la supréme puissance ne peut se partager.

En effet, leurs differens ne furent suspendus qu'autant de temps qu'il en fallut à Auguste pour prendre ses mesures, (car Antoine ayant laissé Octavie à Rome, s'en retourna en Egypte pour revoir Cleopatre.) Il ne

diminua point ſes excés, ſes profuſions & ſes débauches ; & Auguſte avoit d'autant plus de raiſon de ſe plaindre de ſa conduite, qu'il y prenoit une nouvelle part, par rapport aux intereſts de ſa ſœur qui ſe trouvoit mépriſée.

On ne ſçauroit gueres trouver ailleurs un ſi beau caractere que celuy d Octavie, qui dans le plus haut rang & la plus brillante fortune du monde, avec tous les charmes & tous les avantages du corps & de l'eſprit, & ce merite rare d'une vertu veritable & reconnuë, ſouffrit ſans ſe plaindre les injuſtices d'un Epoux infidelle dont elle embraſſa vivement le party, en conjurant ſon frere de s'embaraſſer un peu moins de ſes intereſts, & de luy

laisser le soin de faire revenir son Epoux de ses égaremens: elle entreprit pour cela un voyage en Egypte, alla trouver Antoine, & luy representa avec cette douceur qu'il ne pût soûtenir, ses veritables interests, ceux de ses enfans & celuy de l'Empire. La puissance fomidable d'Auguste, qui ne cherchoit qu'un pretexte pour éclater, & qui alienoit les esprits de tous ses vieux amis, elle le conjura pour l'amour de luy-mesme d'abandonner Cleopatre, & d'ôter ce pretexte aux plaintes de ses ennemis; elle accompagna cela de tant de charmes, qu'Antoine en fut touché. Il se faisoit assez de justice à soy mesme pour reconnoistre toutes ses erreurs, & les perils dans lesquels il s'enga.

geoit; mais il ſuivoit ſa mauvaiſe deſtinée, & les remontrances de la plus fidele Epouſe du monde ne purent le ſauver des abîmes qu'il ſe creuſoit : Je dis la plus fidele, puiſque malgré les mépris de ſon Epoux, qui la renvoya ſans ſatisfaction, elle ne laiſſa pas de rompre avec ſon frere dés le commencement de la guerre; elle quitta la maiſon où il vouloit la retenir, & ſe retira dans celle d'Antoine, où elle eut la generoſité d'élever avec ſes propres enfans ceux que ſon mary avoit eus de Fulvie, s'intereſſant toûjours, & ſecourant de tout ſon pouvoir ceux du party d'Antoine, à qui ſa protection pouvoit eſtre utile. Cependant le voyage d'Octavie mit Cleopatre dans une inquie-

tude terrible : c'eſt icy qu'il ſera permis de faire quelques reflexions ſur le caractere de cette Reine.

Elle engagea Antoine à l'aimer par tous les artifices imaginables. Cét amour eſt l'unique cauſe de la guerre d'Auguſte, du moins en eſt-il le pretexte. Toutes les fois qu'on parloit d'accommodement, & que les amis d'Antoine vouloient l'arracher à cette Princeſſe, elle faiſoit paroiſtre une douleur ſi violente, qu'il ſembloit qu'elle allât expirer.

L'arrivée d'Octavie fut un coup de foudre pour Cleopatre; cette Reine en avoit entendu parler comme de la femme de l'Empire la plus accomplie; elle craignoit la beauté, les raiſons

de ſon voyage, les graces meſme de la nouveauté, puiſqu'il y avoit déja long-temps qu'Antoine ne l'avoit veuë : Mais quand elle apprit que cette dangereuſe rivale avoit euë avec Antoine une conference particuliere, elle parla comme une inſenſée, & dans ſes tranſports furieux, feints ou veritables, elle voulut, ou fit ſemblant de ſe donner la mort ; & lorſqu'elle vit Antoine, chancelant, irreſolu, on ne ſçauroit exprimer le role qu'elle joüa ; elle prodigua toutes ſes richeſſes, ou en preſens pour les amis d'Antoine, & pour ceux qui avoient quelque pouvoir ſur ſon eſprit, ou en eſpions pour démêler ſes veritables ſentimens, & ſes démarches les plus cachées.

Enfin les delices de l'Egypte l'emporterent sur la vertu de Rome, Cleopatre vint à bout de ses desseins, ses charmes triompherent de ceux d Octavie, Antoine luy resta, & sa femme fut renvoyée. Dans les transports que luy donne cette preference ; elle veut mourir pour son Amant, sa reconnoissance se lit dans ses yeux, elle veut par des efforts surprenans soûtenir cette guerre dont elle est la cause, & pour laquelle elle veut tout sacrifier. Elle équipe une armée navale, pompeuse s'il en fut jamais, qu'elle unit à celle d'Antoine, & elle étale tous les tresors qui luy estoient restez, & les destine à l entretien de ces troupes.

A juger des cœurs par les ap-

parences, & des desseins de cette Reine par ses démarches, on auroit dû penser qu'elle aimoit violemment Antoine, & qu'elle auroit eu moins de peine à se resoudre à la mort la plus cruelle, qu'à la perte de son Amant ; il en jugea luy mesme de la sorte : & comment ne l'auroit-il pas crû ? il estoit le plus amoureux de tous les hommes, & cette raison suffisoit pour luy faire croire qu'il estoit aimé. Il n'avoit jamais reflechy sur les artifices de cette Princesse, & il ignoroit le secret commerce qu'elle avoit avec Dellius ; il ne se ressouvenoit pas qu'il y avoit trop longtemps que son attachement pour elle duroit, les soupçons qu'il avoit conçus pour elle dans le sejour qu'ils firent a Samos

estoient passez ; & quoy qu'ils fussent peut-estre bien fondez, l'adresse de Cleopatre avoit effacé de son esprit toutes ces idées importunes, & il ne jugeoit plus de ses sentimens que par les plaisirs qu'elle luy faisoit goûter, & de sa reconnoissance par les tendresses qu'elle luy marquoit.

Cependant cette mesme Cleopatre, dont la vie sembloit estre attachée à celle d'Antoine, l'abondonna lâchement, & le livra par sa fuite au pouvoir de son ennemy, dont elle prit dés ce jour là le dessein de se faire aimer. Perfidie dont nous voyons souvent des exemples qui doivent nous convaincre, que tel est l'amour des femmes, que nous devions toujours

apprehender d'en estre trahis.

Peut-on rien voir de plus surprenant que ce qui arriva dans la grande journée d'Actium, qui fut le commencement de la Monarchie d'Auguste, & le terme de la grandeur d'Antoine ? Que ce spectacle me paroist digne d'arrêter les yeux des plus grãds hommes, un seul évenement y decide du destin du monde.

Il y avoit sur les rivages d'Actium plus de deux cens mille hommes les armes à la main attentifs à cette tragedie : les premieres loges, si j'ose me servir de cette façon de parler, étoient occupées par tous les Rois de l'Asie qui suivoient le party d'Antoine. Tarcondeme de Cilicie, Archelaüs de Cappadoce, Philadelphe de Paphlegonie,

Mitridate de Comagene, Adallas de Traces, Boëceus de Mauritanie, & les Troupes Romaines estoient commandées par Canidius, Lieutenant d'Antoine, d'une part, & par Agrippa Lieutenant d'Auguste de l'autre. La mer estoit couverte de plus de sept cens vaisseaux de guerre, dont plusieurs de ceux d'Antoine estoient de plus de dix rangs de rames: ceux d'Auguste estoient plus legers & mieux équipez, mais inferieurs en nombre. Toutes choses estant preparées pour le combat, Antoine se retrouvant luy-même, oublia pour quelques momens sa Cleopatre: il monta sur un brigantin, & parcourut toutes les divisions de son armée, anima ses soldats par le souvenir de

tant de victoires, & par l'importance de ce combat qui alloit donner l'Empire du monde au vainqueur, leur promettant des récompenses proportionnées à la grandeur du service qu'ils alloient rendre, & à la liberalité du General qu'ils devoient connoître. Auguste ne proposoit pas un moindre prix aux siens, avec d'autant plus de confiance qu'il avoit eu le matin un presage dont il faisoit semblant de tirer une consequence infaillible pour la victoire, trouvant dans son esprit des ressources plus utiles qu'Antoine n'en trouvoit dans sa valeur. Un vent qui s'éleva tout à coup fit commencer le combat avec assez d'égalité, les vaisseaux d'Antoine estoient si pesans qu'ils ne pouvoient pas

facilement tourner, & c'étoient comme autant de Villes flotantes assiegées par les vaisseaux d'Auguste qui estoient tres-legers, & souffroient aisément toutes sortes de manœuvres. On combatit avec chaleur de part & d'autre. Quand on vit soixante bâtimens de Cleopatre, équipez avec cette magnificence qui ne se trouvoit que chez cette Reine, s'avancer à voiles déployées au milieu des deux armées, ce mouvement parut si extraordinaire, que les deux Generaux s'arrêterent pour le considerer, & Antoine attentif plus que personne aux desseins de cette Princesse, tomba dans un vif desespoir quand il vit ces soixantes Galeres cingler vers le Peloponnese ; c'est

pour lors que le Romain fit place à l'Amant, puisque sans songer à la honte qu'il y avoit à fuir, il fit tourner la prouë du côté de Cleopatre, & la suivit avec la même rapidité qu'il auroit poursuivy le vaisseau monté par Auguste. On pouvoit dire de luy qu'il ne fuyoit pas son ennemy, mais qu'il poursuivoit sa perfide Maîtresse. Ses vaisseaux combatirent encore quelque-temps avec l'ardeur qu'il leur avoit inspiré; mais enfin Auguste leur fit demander pour qui ils combattoient, & s'ils avoient un General : ces reflexions firent cesser le combat, Agrippa qui avoit eu toute la conduite de l'armée d'Auguste eut l'honneur de l'entiere victoire. Le vainqueur d'Antoine fut dés ce

jour-là le maître de la terre. Les troupes qui estoient sur le rivage suivirent la destinée de l'armée navale, & la fuite d'Antoine découragea si fort les soldats, qu'ils se rendirent à Auguste aprés la mort, sur tout de Canidius, qui fut tué dans le commencement du combat.

Tous les vieux soldats d'Antoine par un secret pressentimẽt de leur malheur luy avoient fait representer par un vieil Officier qu'ils ne combattoient sur mer qu'avec regret ; qu'ils avoient vaincu Pompée, Brutus & Cassius par terre ; que leur épée & leur bouclier estoient peu propres pour combattre sur ces bastimens chancelans ; qu'ils ignoroient tout-à-fait la manœuvre de la mer, où la valeur

estoit si incertaine, & la victoire dépendoit de tant de choses qui leur estoient inconnuës. Ces remontrances sages & zelées d'une armée qui aimoit son General avec tendresse, ne pûrent l'emporter sur la volonté de Cleopatre, qui avoit resolu le combat naval pour fuir sans doute, & pour y trahir son Amant, dont la défaite fut entiere, & qui prit meme peu de soin de ramasser les debris d'une fortune malheureuse. Il rejoignit sa Cleopatre en Alexandrie, où ayant resolu de faire de nouveaux efforts pour pouvoir balancer encore la fortune de son ennemy, il fit voir par ses actions qu'il n'y avoit point d'entreprise qui fut au dessus de sa valeur; mais Cleopatre con-

tinuant à le trahir, fit rendre Peluſium à Auguſte: & tel fut l'aveuglement d'Antoine, qu'il vit perdre ſes dernieres eſperances, ſans pouvoir haïr le premier principe de ſon malheur.

Ce fut alors que tout cedant au Vainqueur, ſes meilleurs amis l'abandonnerent pour s'attacher à Auguſte; entre autres Domitius, qui avoit toujours eſté l'ennemy de Cleopatre, & qui ne l'avoit jamais appellée du nom de Reine, ſortit une nuit du Camp d'Antoine avec tant de precipitation, qu'il y laiſſa toute ſa famille avec ſon équipage, & s'alla rendre à Auguſte, qui le reçut avec les marques de bonté que meritoient le nom & le merite de Domitius. Antoine qui n'avoit pas oublié

dans ses malheurs & dans le triste abattement où il estoit sa generosité naturelle, luy renvoya dans le Camp d'Auguste sa femme & son équipage, disant qu'il n'avoit jamais obligé personne à le servir par force. Ses principaux Officiers suivirent les uns aprés les autres l'exemple de Domitius, & tout se soûmit à la Loy d'Auguste; il ne resta à Antoine que la ressource de faire appeller son ennemy à un combat particulier : il devoit assez le connoistre pour estre persuadé qu'il ne l'accepteroit pas; & il n'estoit pas juste qu'Auguste aprés tant d'avantages qui le rendoient maistre absolu de tout le monde, vint se commettre au sort d'un combat particulier avec un homme desesperé,

& dont il connoissoit la valeur ; aussi il n'hesita pas à luy faire réponse, qu'un homme tel que luy reduit au desespoir, avoit pour sortir de la vie tant d'autres chemins, sans celuy d'un combat particulier.

Antoine se voyãt reduit à cette extrémité, abandonné de tous ses amis, alliez & domestiques, (à la reserve de son fidele Affranchy Eros, & de ce Lucilius, qui comme je l'ay fait voir s'étoit attaché à luy depuis la mort de Brutus) & troublé de son infortune entra dans un vif desespoir; & sur un faux rapport qu'on luy fit de la mort de Cleopatre, hõteux d'avoir esté prévenu par une femme dans une action qui passoit dans ce temps-là pour la genereuse ressource des grands

malheureux, en s'adreſsãt à Eros: Il eſt temps, cher Eros, luy dit-il, que tu accompliſſe la promeſſe que tu m'as faite autrefois, j'attens de ta fidele main un heureux coup qui finiſſe & ma vie & les tourmens que je ſouffre.

Cét Affranchi poſſedé d'une funeſte douleur ſe poignarda luy-même, & jetta en tombant le poignard à ſon Maître. Eſt-il poſſible, s'écria Antoine admirant ce bel exemple de vertu & de fidelité ! eſt-il poſſible qu'il faille que j'apprenne mon devoir d'une femme & d'un Affranchi ! en prononçant ces mots, il ſe ſaiſit du poignard, il s'en frappe bruſquement, il tombe ſur un lit, & le bruit qu'il fait en tombant attire dans ce lieu

le peu de gens qui luy restent ; & comme si la mort eût fuy ce grand Homme, le coup qu'il se donne ne le fait pas mourir ; il les prie de vouloir achever cette sanglante Tragedie, mais personne ne pouvant soûtenir ce triste spectacle, tous ses gens le fuyent & l'abandonnent dans un état à exciter la pitié du plus cruel de ses ennemis.

Un de ses gens rentra pour luy apprendre que Cleopatre vivoit encore ; à cette nouvelle qui sembloit le rappeller à la vie, il demanda avec instance qu'on le portât au pied de la tour où elle estoit enfermée ; il fut obeï, & ce fut un spectacle touchant de voir le Vainqueur de tant de Nations, & le compagnon du grand Jules, un homme que l'O-

rient adoroit, illuſtre par tant d'actions & de triomphes, expirant preſque dans ſon ſang, porté par des ſoldats, & élevé par machines dans un panier au haut de la tour où Cleopatre luy tendoit les bras, & cela à la veuë de toute la ville d'Alexandrie, dont les cris & les larmes exprimoient la douleur. Voilà un ſort bien bizarre & bien cruel : & je ne ſçay ſi ce n'eſt point l'endroit de ſa vie qui merite d'avantage nos reflexions.

Cleopatre qui s'eſtoit enfermée dans une tour, & avoit fait ſemer le fruit de ſa mort pour des deſſeins qui nous ſont inconnus, & qui eſtoit reſoluë de s'ôter la vie peu de temps aprés ; ſoit qu'elle ſe reprochaſt d'avoir perdu un ſi grand Homme, ou qu'el-

se vit ses nouveaux projets démentis, ne pût s'empêcher de pleurer en voyant Antoine dans cét estat. Ne pleurez point, Madame, luy dit il, ma vie n'a rien qui me fasse rougir, je meurs aprés avoir esté le premier des Romains, je suis vaincu pour avoir esté fidele à mon amour; mais graces aux Dieux, je suis vaincu par un Romain, sans qu'on puisse m'inputer la moindre lâcheté, & ma défaite n'a rien de honteux. Je meurs comblé d'honneurs, de triomphes & de victoires dans les bras de la plus parfaite Princesse du monde, & de l'unique personne que j'adore.

Voila les dernieres paroles qu'Antoine prononça, & qui découvrent le caractere d'un

Romain ; quoiqu'il mépriſe Auguſte, il confeſſe qu'il n'a point de honte d'en eſtre vaincu. Il n'y avoit que les victoires remportées par les Barbares qui fuſſent honteuſes aux Romains, & dans les revolutions de la Republique les Romains ont toûjours conſervé cét amour pour la Patrie, & cette eſtime pour leurs Citoyens.

CONSIDERATIONS

sur Livia.

AUGUSTE estoit lassé de l'humeur de sa femme Scribonie, dont les contradictions & les querelles continuelles estoient insupportables, & qui ressembloit assez à cette femme de Paul Emile, dont il a tant esté parlé, & dont on a dit que la vertu estoit incommode. Il la repudia, & il obligea Tiberius Claudius Nero à luy ceder sa femme Livie, grosse de six mois, qu'il épousa publiquement : Il fit plus, par son autorité absoluë, il força cét époux

de servir de pere à sa femme dans la ceremonie nuptiale.

Livie estoit d'un caractere doux & poli, & joignoit à beaucoup d'esprit une connoissance profonde de toutes les sciences, & une politique fine & recherchee, qui luy faisoit si souvent donner des conseils justes & heureux dans l'execution ; elle étoit belle, mais d'une conduite irreprochable, tous les Auteurs se sont récriez là-dessus ; on n'a jamais soupçonné qu'elle ait eu aucune galanterie : d'ailleurs, elle se piquoit peu de cette vertu severe qui condamne les plaisirs des autres ; elle estoit bien-aise au contraire qu'Auguste trouvât des plaisirs étrangers, & contribuoit elle même à le rendre sensible pour les belles

personnes, afin de le détourner sans doute de tout autre commerce d'une plus dangereuse conſequence, & pour estre la Maîtresſe des perſonnes qu'il honoroit de ſa bienveillance. Elle eſtoit ſuperbe & ambitieuſe, mais elle ſçavoit ſi-bien ſe déguiſer, & ſa complaiſance pour Auguſte eſtoit ſi grande & paroiſſoit ſi naturelle, que le Prince ne s'apperçût que fort tard qu'il y eût de la politique dans ſon amour.

Cette adreſſe admirable luy donna un aſcendant ſi fort ſur leſprit d'Auguſte, qu'il ne ſe gouvernoit que par ſes volontez; cela fut cauſe dans la ſuite que Caligula l'appella *Vlyſſem ſtolatum*. Son ambition fut grande & démeſurée pous ſes enfans;

elle ne fit des crimes que pour mettre l'Empire dans sa famille, & pour rendre Tibere son fils l'heritier d'Auguste. Ce fils pourtant ne fut pas trop reconnoissant ; car aprés la mort de sa mere arrivée à la quatre-vingts-sixiéme année de son âge, il donna milles marques d'ingratitude, & fit même abolir le Decret de sa consecration. Ingratitude qui fut depuis imitée, & même surpassée par cét autre Neron, comme s'il estoit ordonné par les destins, que les enfans pour lesquels les meres commettent de si grands crimes, seront tous des ingrats.

Ce fut le desir de donner l Empire à Tibere qui donna lieu aux soupçons & à tout ce qu'on dit qu'elle fit pour se défaire de la

famille d'Auguſte, Marcellus, Caius, Lucius moururent jeunes, & l'on penſa avec beaucoup de fondement qu'elle n'étoit pas innocente de leur mort.

De quelque maniere que les choſes ſe paſſerent, Tibere fut heritier d'Auguſte au préjudice même de Poſthume Agrippa ſon petit-fils, qu'on prit ſoin enſuite de ne laiſſer pas ſurvivre long-temps à ſon ayeul, & dont le droit eſtoit inconteſtable, ſi dans ces commencemens le droit de regner pouvoit eſtre legitime.

C'eſt ce jeune Prince, fils d'Agrippa & de Julie, dont à proprement parler on ignoroit les bonnes & les mauvaiſes qualitez, puiſqu'on ne luy donna ja-

mais la liberté de les manifester. Livie le fit passer pour un jeune homme d'un tres-méchant naturel, afin de venir à bout des desseins qu'elle avoit sur l'Empire ; elle le fit exiler avec sa mere & sa sœur, pour avoir donné quelques marques de ferocité ou d'impolitesse, qu'on devoit pardonner à sa jeunesse & à sa mauvaise éducation, puisque d'ailleurs il ne pouvoit estre accusé de rien qui portât préjudice à Livie : *Rudem sane bonarum artium, ac robore corporis stolide ferocem, nullius tamen flagitii compertum*, dit Tacite.

On dit qu'Auguste estant tombé dangereusement malade plaignit le sort de ce jeune Prince, & laissa voir des retours de tendresse pour luy qui furent fu-

neſtes à ſa propre vie ; & pluſieurs ajoûtent même que quelques mois avant ſa mort, Auguſte accompagné de Fabius Maximius qu'il avoit choiſi pour Confident dans cette affaire, fit le voyage de l'Iſle de Planaſia pour y voir ſon petit fils Agrippa, & qu'aprés l'avoir embraſſé tendrement, & donné des larmes à l'état de ſa fortune, il l'aſſura qu'il ſeroit remis un jour dans le rang qui luy appartenoit legitimement.

Fabius Maximus découvrit imprudemment ce ſecret à ſa femme Martia, qui fut aſſez des amies de Livie pour le luy reveler ; & ce fut de là que cette Princeſſe prit la reſolution de hâter la mort d'Auguſte, aprés s'être défaite auparavant de Maxi-

mus : & en effet, on entendit à la mort de Fabius, Martia sa femme, s'accuser en se desesperant d'avoir perdu son mary, sans doute pour avoir découvert le secret qui luy avoit esté confié. Auguste mourut quelque-temps aprés, & l'on croit parce qu'Auguste aimoit les figues, que Livie luy en fit manger d'empoisonnées. Quoy qu'on attribuë d'ordinaire à des choses recherchées la mort des grands Hommes, & que Tacite qui rapporte cette Histoire ait coûtume de ne faire presque jamais mourir naturellement ses Heros : Il est certain qu'au commencement de l'Empire de Tibere on fit tuer Posthume, comme si Auguste en mourant l'eut ainsi ordonné, quoiqu'il ne soit pas vraisembla-

ble que ce Prince qui ne s'eſt jamais ſoüillé du ſang de ſes proches, ait eſté capable de donner un ordre ſi barbare, & qui luy eſtoit ſi inutile.

Ce qui me paroiſt le plus ſurprenant dans ce choix qu'Auguſte fit d'un heritier hors de ſa famille ; c'eſt qu'il ne preferoit pas Druſus qu'il aimoit beaucoup, & qui meritoit d'être aimé, à Tibere ſon frere qu'il n'aimoit point, & qui eſtoit d'un caractere peu propre à ſe faire aimer. Ils eſtoient tous deux fils de Livie, & Druſus avoit cét avantage ſur l'autre qu'il eſtoit né dans le temps des premieres amours d'Auguſte pour ſa mere ; c'eſt de luy qu'elle eſtoit groſſe quand il l'épouſa, & quelques-uns ont crû avec aſſez de vrai-

ſemblance qu'il eſtoit ſon fils. Druſus avoit même pour Auguſte des empreſſemens & des tendreſſes engageantes, & auſquelles Auguſte répondoit d'autant plus volontiers qu'il n'étoit pas poſſible de trouver un merite plus veritable ny plus touchant que celuy de Druſus.

Cependant Tibere fut adopté & fut l'heritier d'Auguſte, Livie le voulut ainſi, & il n'eſtoit pas permis à ſon époux de s'oppoſer à ſes volontez. Fatale neceſſité pour un homme d'un genie élevé & capable de reflechir ſur un eſclavage ſi intolerable.

Il fit plus, peu content d'avoir adopté Tibere, il voulut pour donner une raiſon plus legitime à ſa ſucceſſion, adopter Livie ſa femme dans la maiſon

des Jules, la faisant depuis appeller tres-souvent Julie, & la rendant par l'abus ridicule d'une autorité toute puissante, & sa fille & sa femme en même-temps.

Enfin, il poussa son aveuglement pour elle jusqu'à la faire déifier dés son vivant, il luy bâtit des Temples, éleva des Autels, & luy institua des Prêtres; les Peuples obéïrent à la volonté de ce Prince, & l'on vit sacrifier à la mortelle du monde la moins Religieuse.

La servitude dans laquelle Livie tenoit Auguste est peut-estre l'endroit de la vie de ce Prince qui nous découvre davantage ses foiblesses, & les chagrins inévitablement attachez à la condition humaine dans quelque haut rang qu'elle puisse estre.

CARACTERE DE JULIE

fille d'Auguſte.

PEUT-ON ſe perſuader que l'éducation qu'Auguſte dõna à ſa fille ait pû contribuër à la rendre d'une proſtitution ſi publique, qu'elle n'étoit ignorée de perſonne dans l'Empire.

J'aimerois mieux croire que la perverſité de ſon naturel avec un peu de negligence que les embaras d'un Empire nouvellement établi cauſerent, contribua tout-à-fait à la perdre dans un temps où le vice regnoit ſi abſolument.

La douceur dont on uſa dans le cõmencement de ſes galanteries

les augmenta, & les violences qu'on voulut faire ensuite pour guerir un mal qui avoit déja pris dans le cœur de profondes racines ne firent que l'irriter. On est bien embaraſſé quand il s'agit de s'opposer au penchant d'une personne galante, aussi Auguste disoit toûjours qu'il falloit traiter délicatement Julie & la Republique.

C'est cette Julie qui luy coûta des chagrins si cuisans, & pendant si long temps; sa fille étoit la fable de la Ville, le sujet des satyres des Poëtes & des pointes malignes des mécontens; le pouvoir absolu d'Auguste ne pouvoit supprimer les foibles restes de la liberté, si mortifiantes pour le Prince.

Il est vray que Julie estoit la

plus aimable perſonne qui fut à Rome, ſa beauté étoit touchante, & ſon eſprit vif, ſolide & delicat; elle avoit une connoiſſance des belles Lettres qui rendoit ſa converſation la plus agreable du monde.

Tous ceux qui ſe diſtinguoient à Rome par leur merite ou leur naiſſance, ſoûpirerent pour Julie: & trouvant dans cette Princeſſe des diſpoſitions naturelles à l'amour, pluſieurs oſerent luy découvrir leurs ſentimens. Tant d'hommages rendus à ſa beauté l'engagerent dans une conduite ſi déreglée, qu'Auguſte dont la lâche complaiſance pour ſa fille avoit ſouffert juſques-là ſes déreglemens, voulut enfin y remedier; mais il ſe ſervit d'un remede ſi violent, qu'il donna lieu

à ſes ennemis de l'accuſer peut-eſtre à tort, d'avoir pour Julie des ſentimens peu reglez, & l'on attribua à une ſecrette jalouſie ce qu'il ne fit peut-être que par le reſſentiment que luy donna un libertinage qui le deshonoroit.

Quoy qu'il en ſoit, il en coûta la vie à Antoine fils du Triumvir, reſte malheureux de ce grand ennemy d'Auguſte, pour avoir plû à Julie par ſes belles qualitez. Et Quintus Criſpinus, Appuis, Claudius, Scipion & Sempronius Gracchus, hommes d'une probité reconnuë, & dont Auguſte avoit ſouffert long-temps la paſſion pour Julie, avec une infinité d'autres des deux ordres, éprouverent pour la même raiſon le triſte ſort du fils d'Antoine.

Ceux qui ont soupçonné Auguste d'avoir un peu trop aimé Julie, attribuënt à cette Princesse une aversion effroyable pour son pere, & disent que ce fut plûtôt pour se venger de cette aversion que pour la punir de ses fautes, qu'il l'exila dans l'Isle de Planasia.

Cette Princesse sortit de Rome avec sa fille aussi appellée Julie & depuis peu mariée à Lucius Paulus, qui paya cherement l'honneur d'appartenir de si prés à l'Empereur : Scriboni voulut les suivre dans cét exil pour s'éloigner sans doute d'un lieu où elle se voyoit dans un triste état, & écartée pour jamais du rang qu'elle avoit occupé. La mere & la fille, toutes deux également débauchées

devinrent l'opprobre de Rome, & par cét exil Auguſte a éterniſé la memoire des indiſcretions de leur vie.

Qu'on porte maintenant envie à la felicité d'Auguſte ; cette fortune qui luy fait vaincre ſes ennemis, & qui l'éleve à l'Empire du monde, le ſoûmet à une femme qui fait perir toute ſa famille, & dont il faut qu'il reſpecte les caprices : & enfin cette fortune luy fait élever une fille qui le deshonore par ſes excés. Si quelqu'un ſe fut aviſé de faire l'Hiſtoire ſecrette de ce Prince, & qu'il nous eût revelé tous ſes chagrins, ſes maladies, toutes ſes craintes & ſes inquietudes, peut-eſtre que nous jugerions qu'Auguſte fut malheureux dans le plus haut rang de l'Univers.

LETTRE A MONSIEUR le C. D. B.

QUOY qu'on en veuïlle dire, Monsieur, les sciences sont utiles & necessaires, & ceux qui soûtiennent le contraire avec tant d'opiniâtreté ont apparemment leur ignorance à justifier.

Alexandre estoit sçavant jusqu'à estre jaloux de la Philosophie, qu'il croyoit qu'Aristote vouloit prostituer au public.

Cesar se fit representer sur un Globe, avec une épée d'une main & un Livre de l'autre, avec cette inscription: *Ex utroque Cesar.* Scipion

Scipion le Grand fit (dit-on) les Comedies qu'on a attribuées à Terence.

Alaric parmy les Barbares scandalisa ses soldats par son érudition.

Tamerlan parmy les Scythes, joignoit à une haute connoissance d'Astronomie tous les Misteres de la Philosophie Zoroastrienne.

Et jusques chez les Turcs à qui la science est interdite, Mahomet II. avoit le plus cultivé, & le plus universel genie de son temps.

Tous les Romains de qualité alloient étudier à Athénes; Ciceron devint Consul par son éloquence, Lareopage gouvernoit la Republique à Athénes, & Denis même le Tiran man-

dioit ſouvent par des voyes indignes des approbations pour ſes Ouvrages.

Tant de grands hommes qui font l'admiration de leur poſterité devroient entrainer tout le monde dans leur ſentiment.

Les Loix des Parthes, & les ſentimens de quelques Princes extraordinaires ſont des foibles autoritez : Pyrrhus Roy d'Epire avoüoit que l'éloquence de Cyneas luy avoit plus ſervy dans ſes guerres, que la force de ſes ſoldats ; & Philipes de Macedoine diſoit ordinairement qu'il avoit plus de peine à faire taire la ſçavante Athénes, qu'à dompter l'invincible Sparte.

Mais ſi tout cela ne peut rien ſur l'eſprit de ceux dont vous me mandez l'obſtination, deman-

dez-leur, Monsieur, je vous prie, comment ils pourront faire la guerre sans la Geographie, & sans cette partie de la Geometrie, qui sert à fortifier les places & à les deffendre.

On ne sçauroit faire obeïr les peuples sans le secours de l'éloquence, qui selon un Moderne, est l'unique tyrannie que le Prince puisse justement exercer sur ses sujets.

La navigation seroit imparfaite sans le secours de l'Astronomie, cela est inconteſtable.

On ne se passe pas aisément d'Arithmetique, quand on a de grands comptes à faire; Et quoy qu'il faille avouër qu'il y a plusieurs recherches de simple curiosité, & que les plus inutiles sont celles ausquelles on s'atta-

che davantage, cela ne détruit point en general l'utilité des sciences.

Je veux cependant que ces Messieurs negligent toutes ces raisons. Ne leur arrive-t-il jamais de se lasser du grand monde ? Ne sont-ils pas bien aise quelques fois de se tirer de la cohuë ? Et ne sont-ils pas obligez souvent, ou par le hazard, ou par la necessité de leurs affaires, ou par des disgraces impreveuës, d'estre dans la retraite & dans la solitude.

Quel avantage pour un homme en cet état de pouvoir ne pas s'ennuyer ? La seule lecture peut donner cet avantage ; on trouve du plaisir vif en tout temps, en tous lieux indépendemment de tout le monde ;

c'eſt un bien préférable ſans doute à bien d'autres qu'on eſtime davantage faute de conſideration.

On prend du plaiſir en s'inſtruiſant ; on remplit ſon eſprit de lumiere & de connoiſſance ſans y penſer ; on joint à une ſcience haute & ſublime une volupté vive & touchante.

On a beau dire que le monde ſeul eſt le grand Livre dans lequel il faut étudier ; le monde polit, mais il n'inſtruit point, & c'eſt orner un phantoſme, que de vouloir polir un ignorant.

J'avoüe que toutes les ſciences ne conviennent pas à toutes ſortes de perſonnes ; mais j'oſe avancer que la guerre eſt peut-eſtre la profeſſion dans laquelle

on doit rassembler plus de diverses connoissances.

Feu Monsieur le Prince étoit le premier Capitaine de son siécle, je ne sçache personne qui puisse luy contester qu'il n'en fut pas le plus sçavant; la delicatesse de son genie étoit extrême, & il n'avoit acquis cette connoissance parfaite des esprits & des caractéres qu'il possedoit entierement, que par de longues études, & des lectures infinies qu'il avoit, jointes à un naturel d'ailleurs capable & disposé heureusement pour toutes sortes de choses.

Je n'ose pas vous dire, Monsieur, que vous pouvez vous donner vous même pour exemple à ces Messieurs, qui sont assez de vos amis pour devoir vous

connoiſtre: Ils trouveroient, s'ils prenoient la peine de reflechir, que tant d'actions heroïques que vous avez faites en tant de négociations difficiles que vous avez heureuſement terminées, ne ſont pas le ſimple Ouvrage du naturel & de la converſation. Voſtre modeſtie ne me permet pas de mettre ces Tableaux dans leur jour, qui ſont pourtant les preuves les plus convaincantes que vous puiſſiez leur fournir.

SENTIMENS SUR la Philoſophie.

LA Philoſophie eſt la ſcience de la ſignification la plus étenduë, & l'on doit convenir qu'elle ſeroit d'une longueur infinie ſi l'on pretendoit parvenir à ſa derniere perfection.

Je ne ſçay même ſi l'on n'a pas raiſon de ſe récrier contre ſon incertitude & ſon inutilité ; il ſera toûjours fort incertain ſi la terre tourne, ou ſi c'eſt le Soleil, s'il y a des petits vuides, ou une matiére ſubtile, & mille autres choſes de cette nature, qui

ſont toutes peut-eſtre auſſi inutiles qu'elles ſont incertaines.

Mais ſi la Philoſophie eſt inutile & incertaine dans cette partie, cette autre qui enſeigne à connoiſtre le ſouverain bien, à le chercher, & à le ſuivre, eſt ce me ſemble d'une bien plus grande utilité.

Mous connoiſtre nous-mêmes, corriger nos mœurs, & nous rendre vertueux, eſt une eſtude propre aux honneſtes gens dont les pédants de l'écolle ne ſçauront jamais que le nom.

J'ay fait mille fois des réflexions ſur les diſputes & les inutilitez de l'écolle; je me ſuis eſtonné que des gens d'eſprit ayent donné le nom de Philoſophe, c'eſt à dire d'amateur de

là sageſſe à un homme qui parle des méteores, qui ſçait ce qu'ont dit les Autheurs ſur le flux & reflux de la mer, qui établit au hazard des ſyſtemes, & qui avec quantité de ſophiſmes prouve d'un ton impoſant, le pour, ou le contre d'une queſtion dans une aſſemblée.

On n'enſeigne que ſuperficiellement, & par maniere d'acquit la ſcience de connoiſtre tous les replis de noſtre cœur, & d'en reprimer les paſſions; preſque tout le temps eſt employé à pouſſer deux argumens, qui à moitié de la diſpute ne s'entendent déja plus par l'obſcurité des termes dont on ſe ſert, & dont ils tâchent de s'embaraſſer l'un l'autre.

Pauvre jeuneſſe que vous eſtes

à plaindre ? De quoy vous entretien-t-on ? Ne serez-vous pas bien instruite à calmer les flots de vos passions qui occupent une si grande partie de vos écrits ? Deviendrez-vous gens de bien, & vos mœurs seront-elles meilleures, quand les deux tiers de vostre Traité de Morale seront remplis des questions sur l'état de la nature pure, ou des actions indifferentes? Quand vous sçaurez toutes ces choses, sera-ce à juste tître que vous porterez le nom de sage ? Grand Dieu, qu'elle morale ! quels Maistres !

La science qui nous apprend à n'avoir besoin que de nous-mémes, à soutenir également l'une & l'autre fortune, est ensévelie sous une quantité de questions frivoles.

C'eſt pourtant à cette ſcience ſi utile que ſe ſont apliquez tous les grands hommes que l'antiquité a conſacrez, & qu'on révére encore aujourd'huy preſque juſqu'à l'adoration; & quoy qu'il ſoit arrivé parmy eux de grandes conteſtations ſur la ſouveraine felicité (chacun la faiſant conciſter dans ce qui luy plaiſoit davantage) il eſt pourtant ſeur, qu'ils convenoient preſque tous ſur les moyens de la rechercher, & que la vertu leur paroiſſoit la voye la plus infaillible ſuivant l'idée qu'ils en avoient.

D'ailleurs, autant qu'il pouroit eſtre inutile de rechercher la verité en certains points de la Phiſique, autant eſt-il utile de la rechercher dans la morale,

où l'on la trouve toûjours en ce point, qu'on se persuade que l'esprit humain ne sçauroit percer les tenebres dont elle est enveloppée ; on la rencontre quelquefois par hazard, mais c'est sans ozer s'en assurer, & elle échappe aussi-tôt.

On est fatigué des discours & des regles de l'Academie, on se mocque de la feinte insensibilité des Stoïciens, on a horreur des débauches des pretendus disciples d'Epicure ; on regarde avec mépris la sotte liberté, & l'aigreur mordante des Cyniques : Le doute des Pyrrhoniens paroit une chose impossible, & l'on trouvera toûjours ridicules les mysteres & les extravagances de la Cabale.

Toutes les Sectes qui preten-

dent nous enſeigner le ſouverain bien, nous trompent & nous donnent l'ombre pour le corps.

Le ſouverain bien, s'il en eſt un dans cette vie, doit être propre à toutes ſortes de perſonnes de tout âge, de toute nation, & de tout état, & les biens que les Sectes nous propoſent peuvent à peine convenir à quelques uns.

Il faut un eſprit naturellement fécond & bien diſpoſé pour les regles & les diſcours de l'Académie; il faut une fierté & une diſpoſition à ſe contraindre, pour affecter l'inſenſibilité Stoïque; il faut de la ſanté, de la jeuneſſe, de la fermentation dans le ſang, pour fournir à la débauche de ceux qui ſe ſont dits injuſtement

disciples d'Epicure ; il faut se bannir du cõmerce du monde, & des honestes gens, pour donner dans l'effroyable impolitesse des Cyniques ; Il n'est pas libre à un homme censé de douter comme les Pyrrhoniens de ce qui luy est évidemment connu ; & il faut estre né visionnaire, & être naturellement fol, pour entrer dans les chymériques mystéres de la cabale.

Combien de gens, qui selon les Sectes ne pouront pretendre à la souveraine felicité. Qu'elle erreur, & comment tout le monde ne l'a-t-il pas reconnuë de tout temps.

On est toujours heureux à mesure qu'on est sage, ils en conviennent toûjours ; on est toûjours sage en quelque état

qu'on ſe trouve quand on y eſt ſans agitation & avec indifférence, cela n'eſt pas dans cette ſcituation quand on fait toûjours ce qu'on croit être de ſon devoir?

Faire toûjours ce qu'on croit être de ſon devoir, me paroit être l'abregé de la ſageſſe & le ſommet de la felicité.

Ainſi ſans s'élever à les hautes ſpéculations où nous ne pouvons atteindre qu'avec tant de peine; ſans ſe guinder dans les grands ſentimens que nous trouvons dans Seneque, ſans nous tourmenter aprés des ſecrets qui n'eurent jamais rien de réel, nous pouvons vivre heureux.

Menippe menoit une vie commune, il agiſſoit ſelon que les beſoins l'exigeoient dans une

tres-petite fortune, & il agissoit sans desir, sans chagrin, & sans aucune agitation ; peut-être étoit-il en effet le sage dont nous ne cherchons aujourd'huy que l'idée.

LETTRE A MONSIEUR le M. D. S.

ON a grand tort, Monsieur, de vous accuser d'être trop galand, la galanterie n'est jamais défenduë dans quelque état qu'on se trouve, & l'on ne sçauroit vous reprocher que le commerce des femmes vous ait amolli le cœur.

Vous n'avez jamais agy plus heureusement pour l'état, & pour vôtre gloire; vous ne donnez aux Dames que les momens de relâche que vous laissent vos grandes occupations, & je ne sçache pas que des gens raisonnables puissent trouver

mauvais que le loisir d'un grand homme soit voluptueux.

La beauté que vous aimez, & qu'on dit que vous aimez trop, ne vous a point encore fait fuir devant les ennemis, comme Cleopâtre fit fuir Antoine qui étoit pourtant un tres-vaillant Capitaine. On vous a vû combattre avec plus de chaleur, & l'on pouroit douter si l'amour n'eût point de part à la derniere action que vous fîtes, & qui vous acquit tant de gloire.

Madame de S. M. ne vous a point encore inspiré de sentimens qui ayent pû nuire au service de vôtre Prince. Vous n'avez pas secouru des Places qu'il a assiegées. Madame de S. M. est toute dans les interests de vôtre Armée, & ses souhaits sur-

paſſent peut-être les vôtres.

Je ſçay qu'on vous oppoſe l
gravité du rang que vous tenez
mais qui jamais a osé dire qu'i
fut incompatible avec la ten
dreſſe. Je n'ay point appris qu
vous ayez donné au Public de
Scenes ridicules & Burleſque
par des empreſſemens trop vif
& trop marquez. Vous reſervez
pour le tête-à-tête tous le
mouvemens de vôtre cœur, &
vous imitez ſans doute le Roy
Philipes deux, lequel amoureux
éperduëment de ſa femme Eli-
ſabeth de France qu'il avoit en-
levée à ſon fils, ne luy parloit
pourtant jamais le jour ni en pu-
blic; mais la nuit il s'abandon-
noit à ſon amour.

Perſonne n'ignore qu'un hom-
me de guerre n'a rien dans ſa

profession qui ne convienne à l'amour ; Mars & Venus furent trouvez ensemble à la veuë de tous les Dieux, & il est peu de Heros qui ayent esté insensibles à cette passion.

Cesar avoit moins conquis de Provinces que de Maîtresses ; il alla les prendre jusques dans la Mauritanie. Annibal s'enyvra des delices tendres de Capoüe, dont les femmes étoient les plus polies de toute l'Italie. Alexandre le Grand ceda aux charmes de Statira ; & si l'on veut des Heros moins violens & un peu plus paisibles, Pericles, ce grand Pericles, qui gouvernoit Athenes si despotiquement, prit plaisir à se faire aimer de la femme de Menippe son Collegue.

Enfin, Monsieur, les Philo-

ſophes même ne ſe ſont pas de
fendus de cette paſſion. Ariſtot
& Solon me ſerviroient de ga
rans au beſoin ; & j'ay lû quel
que part que ce celebre Socrat
qu'on eſtimoit autant qu'u
Dieu, avoit une Maîtreſſe tres
infidelle, dont il étoit éperduë
ment amoureux.

Rien n'eſt ſi injuſte que d
vouloir refuſer aux hommes il
luſtres le plaiſir de ſe délaſſer d
leurs grandes fatigues dans le
douceurs de l'amour ; ſi c'eſt un
foibleſſe, pourquoy les ancien
l'ont-ils permiſe à leurs Dieux
Et ſi c'eſt une douceur, pour
quoy priver les Heros de c
charmant privilege?

Je comprens bien, Monſieur
qu'on vous oppoſe vôtre âge, &
qu'on trouve aujourd'huy ridi

cule un Amant sexagenaire ; mais trop de gens ont interest à s'unir contre un sentiment qui est si desavantageux aux honnêtes gens.

Pourquoy veut-on (disois-je l'autre jour) à certaines personnes qui glosoient sur vôtre conduite, qu'il soit défendu d'aimer à soixante ans. J'avoüe qu'on seroit injuste à cet âge, si l'on pretendoit se faire aimer par soy-même, & par les charmes de sa personne. On seroit encore plus déraisonnable si l'on vouloit bannir de chez sa Maîtresse, un Amant plus jeune & mieux fait, & plus propre à se faire aimer.

Il faut dans un âge avancé renoncer à toutes les delicatesses qui sont inutiles & ridicules ; on doit voir le bonheur d'autruy

ſans chagrin & ſans jalouſie ; leur jeuneſſe leur attire ce privilege.

Il faut ne prendre de l'amour juſtement que les plaiſirs, & ſe faiſant juſtice à ſoy-même, tacher à ſuppléer par ſa complaiſance, par ſa propreté, & par ſa liberalité, aux défauts que la vieilleſſe traîne avec elle.

C'eſt ainſi, Monſieur que je vous juſtifiois, en vous donnant ce caractere que vous ne démentirez ſans doute pas. La galanterie vous ſera permiſe & agreable, ſi vous en ſçavez uſer avec eſprit & avec liberté. Si elle vous rend farouche, intraitable, chagrin, jaloux ou bouru, vous ſerez la fable de la Cour & de l'Armée, & vous paſſerez les jours du monde les plus malheureux.

Soyez

Soyez bien prévenu qu'à l'âge de vingt-cinq ans tous les hommes sont aimables, pour ne trouver pas étrange que Madame de S. M. trouve tels tous les jeunes Officiers qui l'approcheront. En amour le Cornette vaut mieux que le General, & si vous voulez mettre des obstacles aux plaisirs qu'elle pourra recevoir des conversations trop-frequentes qu'elle aura avec eux, vous tomberez dans le malheur des jaloux, qui en tourmentant les autres se tourmentent eux-mêmes, sans venir à bout de leurs desseins.

Qu'il vous suffise d'être souffert dans la foule, & d'avoir le secret à soixante ans, d'être parmi plusieurs de vingt cinq à trente; sur tout n'oubliez pas

les festes & les parties, elles sont d'un merveilleux secours pour reparer les rides du visage ; une Perruque bien poudrée & du bon faiseur, fait moins cet effet.

LETTRE A MONSIEUR le M. D. B.

JE vous avoüe, Monsieur, que j'ay conçû une veritable indignation contre ceux dont vous me parlez dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & quoy que je regarde avec assez de sang froid l'injustice des jugemens des hommes, je n'ay pû m'empêcher de sentir quelque émotion en lisant l'effroyable malice dont vous avez bien voulu me faire part.

La vertu fut toûjours persecutée, je le sçay ; & la calomnie noire, produite par une envie

lâche, fut toûjours la ſuite la plus ſûre de la ſainteté la plus relevée. Mais encore faut-il quelque prerexte à la calomnie, & l'on doit pour le moins chercher des couleurs pour déguiſer une impoſture ; car enfin des médiſances outrées, vagues & generales, ne font plus d'impreſſion ſur les habiles gens.

Que peut-on dire de Monſieur l'Abbé de la T. depuis ſa Retraite admirable, qui eſt peut-être l'effet le plus prodigieux qu'on ait jamais vû de la grace?

Une mortification de corps & d'eſprit, une pénitence ſévére, un jeûne exact & rigoureux, une ſolitude continuelle & jamais interrompuë, des meditations profondes & ſaintes, ur

amour pour Dieu, qui n'éclate que dans le silence, & les soins ardens & efficaces pour la vertu d'une Communauté qu'il a comme fondée, & qu'il instruit par sa parole, & anime par son exemple: Voilà ce qui a succedé à la vie mondaine de cet homme illustre.

Je ne sçay si Dieu a jamais tiré plus de gloire de ceux qui luy furent touiours fideles.

La politesse qu'il avoit acquise dans le grand monde, ne l'a point quitté, il est vray, & son discernement sur toutes choses est aussi iuste & son goût aussi fin que iamais: Mais quoy, l'esprit de Dieu détruit-il le bon esprit & la justesse? Et n'est ce pas assez que cet esprit ne s'employe à autre chose qu'à la pieté

la plus haute & la plus parfaite?

Il compose (dit-on) des Livres si beaux & si bien écrits; mais que n'aioûte-t-on qu'ils ont de plus une onction répanduë, qui se trouve rarement ailleurs, & qui est la marque décisive de la sainteté de leur autheur? N'auroit-on point envie de condamner tant de grands Saints, parce qu'ils ont bien écrit? Saint Augustin en est-il moins vertueux, parce que tout ce que nous avons de luy est admirable?

On ne sçauroit luy rien objecter sur sa doctrine, il a trop pris de soin pour en rendre la pureté publique, persuadé qu'un homme qui dirige les autres, doit rendre compte au public de ses sentimens, & que sa croyance

ne doit pas seulement être orthodoxe, mais qu'elle doit être encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

Sa Morale est sévére, & il porte la perfection Religieuse à un point auquel il est difficile d'atteindre ; j'en demeure d'accord, tout le monde n'est pas Religieux de la T. & il est beau qu'il se trouve quelques ames dans le Christianisme, si détachées de la terre, des créatures & d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, & qu'elles traitent comme leur esclave.

Peut-on d'ailleurs s'élever trop haut quand on veut aller jusqu'à Dieu même ? Quelques efforts que l'on fasse, on se trou-

ve toûjours assez éloigné de cette sublime Divinité, à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre.

Monsieur l'Abbé de la T. agit pour Dieu indépendamment des créatures & de soy-même; il n'a aucun égard ni à ses propres desirs, ni aux sentimens des autres. Il commande, il est vray, mais quel commandement, il veille plûtôt sur la vie de quelques hommes de la derniere pauvreté, qui sont comme ensevelis dans l'obscurité de leurs Retraites; il leur ordonne ce qu'il execute luy-même le premier. Il les fait prier, mediter, travailler, & se taire; il prie luy-même, il medite, il travaille, & se tait.

Il parle pourtant quelques

fois, mais c'eſt pour relever ſes Freres de leurs chûtes, pour les fortifier dans leurs foibleſſes, pour les éclairer dans les ténebres & les obſcuritez qui viennent quelques fois les ſurprendre; il les conſole de ces aridités qui ſont ſi connuës aux perſonnes de vertu; il reprime même la vivacité de leur zele & de leur pieté, & met un temperament judicieux à leur ferveur; il les enſeigne dans les Miſteres qui doivent leur eſtre connus, & il reſout les doutes que la foibleſſe de leur raiſon peut produire; il eſt leur Maître & leur Pere, & par un talent merveilleux, il devient ou vif ou lent, ou doux ou ſévére, ſelon le caractere differend de ceux qu il veut mettre dans le chemin étroit de la perfection Chrétienne.

Qu'on diſe ce qu'on voudra, il eſt au deſſus de l'envie & de la calomnie, ſemblable à ces Aigles qui s'élevent aſſez haut pour eſtre hors des atteintes des Chaſſeurs. Les lumieres de Monſieur l'Abbé de la T. ébloüiſſent ſes ennemis, & la pureté de ſa Morale & de ſa vie, eſt la honte de leur relâchement & de leur tiedeur.

REFLECTIONS

sur la Mort.

RIen n'eſt ſi ſeur que la Mort ; perſonne ne s'eſt encore aviſé d'en douter ; l'exemple de tous les Hommes, eſt une preuve convaincante qui a tenu lieu de demonſtration.

Quoy-que preſque tout le monde regarde avec chagrin le dernier moment de la vie, on tâche neanmoins de ſe conſoler, en ſe flâtant qu'il eſt encore bien éloigné, & l'incertitude de la Mort qui devroit la rendre terrible, devient par un effet de l'amour propre, un ſujet de con-

ſolation dans cette neceſſité fatale.

L'égalité que la mort met entre tous les hommes, ſeroit capable de réprimer la vanité des grands, s'ils ſe donnoient la peine de faire des reflections ſur un ſujet ſi triſte. Cette exacte égalité n'eſt comparable qu'à celle qui ſe trouve parmy ces mêmes hommes dans leur naiſſance. Ces deux termes ont un rapport eſſentiel l'un à l'autre, on naît pour mourir; & un Poëte a dit, que mourir c'eſt achever de naître.

Je ne ſçache pas qu'il y ait une idée plus affreuſe que celle de la Mort; il faut s'élever beaucoup au deſſus de la nature pour ne craindre pas la mort, & je ſuis peu ſurpris des frayeurs qu'on

remarque souvent dans ceux qui la voyent approcher.

On a pris même beaucoup de soin de la rendre plus effroyable par l'appareil qui l'accompagne aujourd'huy ; un air lugubre qui se répand dans toute une famille, des larmes qu'une Epouse verse en abondance, les hauts cris de tous ceux qui se trouvent dans la Chambre d'un Malade, affoibly d'ailleurs par la violence de son mal, outre mille autres ceremonies qui impriment par elles-mêmes des sentimens raisonnables de crainte, à un homme qui sent défaillir la nature en luy même, & qui quelquesfois n'est pas consolé par l'incertitude de son état en l'autre monde, la vie passée luy faisant encore apprehender tout

ce qu'enſeigne la Religion, qui ſur ce ſujet eſt terrible.

Ne ſçauroit on trouver le moyen d'épargner à un mourant des idées ſi confuſes & ſi terribles?

Ceſar trouvoit que la plus prompte Mort étoit la plus douce; parce qu'elle délivroit l'eſprit des fâcheuſes conſidérations.

Et il eſt ſeur qu'on devroit, s'il ſe pouvoit, laiſſer pour les ſeuls Criminels cet appareil de la Mort, qui eſt pour eux un ſupplice plus cruel que la Mort même.

Il me ſemble d'avoir lû que certains Peuples barbares celebroient les derniers momens de la vie de leurs grands, par des marques de réjoüiſſances, &

qu'ils donnoient aux Mourants tous les plaisirs dont ils pouvoient être capables. La Religion mise à part, cette Coûtume est bien peu barbare.

Qu'elle douleur pour un homme, qui dans une grande jeunesse joüit de beaucoup de santé & de beaucoup de bien, quand il sent la Mort inévitablement prochaine. Son affliction n'est pas même comparable au bonheur dont il joüissoit; pouvoit-il quelquesfois oublier qu'il cesseroit un jour d'être heureux?

Quoy-qu'en dise la Philosophie Stoïcienne; un homme sage qui a examiné la mort, ne sçauroit s'empêcher de la craindre, & l'on voit rarement un cœur ferme & généreux se la donner?

Caton qu'on a toûiours cité pour l'exemple le plus achevé de force & de conſtance, & dont la Mort a fait le ſujet des éloges des Anciens & des Modernes, marqua à mon ſens, plus de deſeſpoir, que de grandeur d'ame.

Si l'on veut ſe donner la peine de rechercher le principe des choſes, & de remonter juſqu'à la ſource d'où elles procedent, on trouvera que cette mort de Caton tant vantée, avoit pour veritable cauſe une foibleſſe de cœur, & un trouble étrange de l'ame.

Les diſgraces du party qu'il ſuivoit, & qu'il croyoit être favoriſé de la fortune; les bons ſuccés des Armes de Ceſar contre lequel il s'étoit violemment

déclaré, moins peut-être par rapport aux interêts de la République, qu'à quelques raisons particulieres & domestiques; l'impossibilité où il se trouva de resister dans la Place qu'il défendoit, & la honte qu il s'imagina qu'il y auroit à se rendre & à ceder à Cesar; toutes ces choses le reduisirent au desespoir, & ne sçachant prendre aucune résolution digne du bon sens & de la raison, dont il se picquoit, il se donna la Mort avec assez de cérémonies; & aprés avoir remply son esprit des hautes idées de l'Immortalité de l'Ame, sur laquelle il lut auparavant les écrits de quelques Philosophes.

N'auroit-il point été plus glorieux à Caton dans sa défai-

te de conſerver ſa tranquilité & ſa fierté ? ne l'eût on pas admiré, ſi dans les fers de Ceſar, il eût reproché à ſon Vainqueur l'ambition démeſurée qui le rendoit l'homicide d'un million de Citoyens ? & ſans être ſurpris de voir l'injuſtice & le crime couronnez, il devoit regarder cet évenement comme l'effet ordinaire d'une fortune aveugle & capricieuſe, au deſſus de laquelle un homme ſage eſt toujours élevé.

N'y auroit-il en effet qu'à ſe tuer dans les grands malheurs pour être un grand homme; quand on eſt accablé de douleurs, de chagrins, de dettes & de procez, on n'eſtime guére la vie; & il me ſemble qu'il eſt bien plus difficile de vivre dans cet

état, & de soûtenir toûjours son caractére dans ces malheurs divers.

Au passage du Rhin, Monsieur le Comte de G. s'opposa fortement à Monsieur D..... qui vouloit se jetter des premiers dans la riviere, il l'arrêta le pistolet à la gorge, tout le monde fut surpris de cette action qui paroissoit si bizarre, & l'on ne sçavoit ce qu'on en devoit penser quand on entendit Monsieur le Comte de G. qui disoit à celuy qu'il tenoit arrêté. Je crois bien que vous ne craignez pas la Mort endetté comme vous êtes, vous seriez vrayement trop heureux de vous noyer ; payez-moy deux mille loüis que vous me devez, aprés quoy vous passerez tant qu'il vous plaira.

Il ne croyoit pas qu'il fut difficile de mourir quand on étoit endetté. Que doit-ce être quand on eſt accablé de toutes ſortes de chagrins ; s'il étoit jamais heroïque de s'ôter la vie, & qu'on jugeât de cette action par la difficulté qu'on y trouve, il faudroit ſe tuer quand on eſt dans une éclatante proſperité, alors peut-être il ſeroit difficile de mourir.

J'avoüe pourtant qu'il y a certains exemples dans l'Hiſtoire, où des perſonnes qui ſe ſont tuées elles-mêmes, ont donné de veritables marques de grandeur d'ame & d'intrepidité ; & quoyque peut-être elles n'ayent pas raiſonné juſte ſur le party qu'on doit prendre dans les grandes adverſitez, & qu'elles ſe ſoient

laissé entraîner à la folle opinion qui régnoit pour lors, il est seur qu'il se trouve quelque genre de Mort bien heroïque.

Il ne faut pourtant pas les chercher parmy ces Philosophes & ces Sages, faisant profession d'estre au dessus de la vie & de la fortune ; on trouve chez-eux beaucoup d'ostentation & de grimaces.

Mais nous trouvons quelque chose de bien grand dans l'action de la Femme de C. Pætus; Celuy cy trempa dans une conjuration contre N. qui fut découverte, & dont les Complices l'accuserent dans les tourmens ; sa Femme en eût avis, & courut en avertir son Mary: Il n'y a plus, luy dit-elle, d'esperance pour vous, on va bien-tôt

tôt venir vous arrêter, & l'on vous fera souffrir des supplices douloureux, & une mort infame ; vous sçavez combien il est honteux de mourir des mains de ses ennemis, vous servirez à leur plaisir, & ils repaîtront leurs yeux de vostre sang répandu, évitez (ajouta-t-elle en luy presentant un poignard) le spectacle dont toute vostre famille, & tous vos amis rougiroient. Pætus entendit ce que cela vouloit dire, & voulut se donner la mort pour satisfaire à sa Femme, & à sa réputation. Mais comme dans cette action si contraire à la nature, il tardoit & hésitoit à se donner le coup mortel, sa Femme, sans paroître émuë, prit le poignard de ses mains, & s'en estant donné

elle-même deux coups mortels sur la gorge, elle le rendit à son Epoux, en luy disant d'un air tranquille, *Pate nec dolet.* Je ne vois rien qui approche de cette fermeté dans toute l'Histoire, & *nec dolet* me semble plus beau que toutes les victoires d'Alexandre. Elle ne meurt point par desespoir, ny par foiblesse; elle meurt par le peu de cas qu'elle fait de la vie, & pour enseigner à son Epoux le chemin qu'il falloit prendre pour l'immortalité. Selon le sentiment, alors universellement reçû, qui apprenoit que c'estoit une action digne de l'admiration de tous les siecles, que de s'ôter la vie soy-même dans les grandes adversitez; c'est, disoit-on, agir bien noblement; c'est se vanger

bien fiérement, de la fortune & de ſes ennemis, de dérober à leur pouvoir celuy qu'ils cherchent à perſecuter ; & c'eſt ſans doute ſur la foy de cette maxime que tant de Gens ont crû aller à l'Immortalité par cette action.

Le caractere le plus recherché dans le monde, eſt celuy de la bravoure ; un homme qui ſe jette hardiment dans les plus grands perils, & qui les affronte avec intrepidité, paroiſt mépriſer la mort, & ce mépris de la mort eſt ſans doute quelque choſe d'admirable ; cela n'eſt pourtant pas rare aujourd'huy, & ne le fut pas même autrefois. Il y a une infinité de Gens remarquez dans l'Hiſtoire, & une infinité d'autres, dont il n'eſt point

point parlé, qui ont fait des actions en ce genre, merveilleuſes.

Se peut-il que la bravoure, qui eſt l'une des plus grandes Vertus, ſoit ſi commune? N'y auroit-il point quelque raiſon, qui la rend ſi ordinaire? Cette raiſon n'en diminüeroit-elle point le prix? Et l'amour propre ne cacheroit-il point aux hommes cette raiſon?

Il eſt indubitable que l'intereſt & l'ambition conduiſent pluſieurs perſonnes dans les dangers, & leur pretendu mépris de la mort eſt bien moins en eux un effet de vertu & de bravoure, que d'avarice & de deſir immoderé de gloire, ils ne ſont pas extrémement braves, mais ils ſont extremement intereſſez, &

extremement ambitieux; & il eſt ſi vray qu'ils n'ont pas cette fermeté d'ame, & cette intrepidité dont ils ſe parent, que la même mort qu'ils ont affrontée par ambition à la guerre, leur paroiſt terrible ſi-tôt qu'elle ſe preſente à eux dénuée de gloire, ou du profit qui l'accompagnoit; ils la trouvent effroyable, & leur crainte ſurpaſſe même celle du plus ſimple des hommes.

On voit tous les jours que celuy qui dans des occaſions d'éclat cherchoit une mort qui le fuyoit, ne peut ſe reſoudre à ſouffrir une mort qui le cherche, & qui ne luy laiſſe plus que quelques heures de vie, il eſt dans des frayeurs violentes, il ſurprend tous ſes amis par ſes cris, & l'on a de la peine à com-

prendre comment un homme qui a montré tant de fermeté dans une bataille, marque tant de foibleſſe dans ſon lit.

Tout ce qu'on peut conclure en faveur de ces Braves, qui ne mépriſent la mort que dans certaines circonſtances; c'eſt que l'ambition ou l'intereſt l'emporte ſur la crainte de la mort. Ils la craignent en effet, mais leur crainte eſt au deſſous des autres paſſions qui les font agir.

La veritable bravoure eſt rare comme les grandes Vertus, courir à la mort pour le bien public, ſans eſpoir de récompenſe, de gloire, ny de renommée, connoître parfaitement le peril, l'avoir bien prevû, & s'y jetter par la ſeule vûë de faire ſon devoir, & par le peu de cas qu'on fait

de la vie, c'eſt là ce qu'on appelle la veritable bravoure, & je doute fort qu'il y ait beaucoup de Gens dans qui l'on puiſſe trouver ce caractere. Tel fut autrefois Codrus le Grand, qui ayant ſçû que l'Oracle conſulté ſur le ſort de la bataille, avoit répondu que ſa mort ſeule pouvoit donner aux ſiens la victoire, trouva le ſecret de s'habiller en ſimple Soldat, & de ſe faire tüer des premiers ſous ce déguiſement. Si l'on examine cette action, on trouvera qu'elle eſt toute grande, point d'ambition, point d'entêtement, point de vaine gloire; tout eſt pour le bien public, Codrus meurt pour faire triompher les ſiens, il n'eſtime pas aſſez ſa vie pour ſe la conſerver aux dépens d'une Ba-

taille, & il se sert d'autant d'artifice pour mourir, qu'en employent les autres hommes pour vivre. Que l'on cherche si l'on peut de pareils exemples, où la bravoure soit si épurée.

Je ne sçay si l'on pourroit rapporter ici ce que font les fameux étourdis, qui par d'heureuses temeritez se font quelquefois un grand nom dans le monde. Ils forment des entrepriſes par caprice, qu'ils poursuivent sans raison & sans conduite, & ils réüssissent quelques fois par l'effet heureux d'une fortune aveugle. Ils se sont mille fois exposez à la mort; mais comme ils ont esté guidez par leur unique ambition & leur seul entêtement, ils n'ont guéres raisonné, & à proprement parler, ils n'ont ni

crainte ni mépris pour cette mort qu'ils n'ont jamais pris la peine de conſiderer. Tel fut peut-être cét Alexandre, ſur lequel on a voulu prendre le modele des Heros.

On peut difficilement s'aſſûrer ſur la fermeté de ces grands criminels que leur malheur fait mourir ſur un échafaut ; comme leur mort eſt forcée, & qu'ils ont tout le temps qu'il faut pour s'y reſoudre, ils tâchent par une conſtance étudiée, à meriter au moins l'eſtime de ceux qui les verront mourir, & qui déploreront d'autant plus leur ſort, qu'ils croiront qu'ils le meritent moins.

Il y a dans la mort de Seneque une nobleſſe de ſentimens bien exprimée ; mais ſes grandes idées

font appercevoir un homme qui s'exhorte à mourir.

Presque tous les anciens ont esté entêtez de cette immortalité de leur reputation, pour laquelle seule ils travailloient, & qui est peut-etre l'une des plus grandes erreurs que produise l'opinion des hommes. Celuy qui se précipita dans le gouffre au milieu de Rome; ceux qui se dévoüoient dans les combats; ceux qui se faisoient immoler, avoient des frayeurs violentes à la veuë de la mort qu'ils alloient souffrir; mais ils étoient emportez par une amour de la gloire à laquelle ils ne pouvoient résister.

Et cette reputation aprés la mort, qui étoit chez les Romains le commun entêtement,

provenoit peut-être d'une politique ſçavante, puiſque par là on trouvoit toûjours des gens qui s'expoſoient aux perils les plus certains. Auſſi a-t'on remarqué que pour entretenir cette erreur, il y avoit mille honeurs établis aprés la mort, la Harangue funebre, le bucher, le Champ de Mars, l'Epitaphe, le Mauſolée, les Jeux, les Feſtes, & l'Apothéoſe quelquefois; d'où vient encore qu'on ne ſe ſervoit jamais du mot d'*Obiit*, en parlant d'un homme Illuſtre; mais de celuy de *Vixit*.

On ne ſçauroit bien déterminer qu'elle doit eſtre la diſpoſition de l'homme à la veuë de la mort; il eſt ſûr au moins qu'il doit quelquefois conſiderer qu'elle eſt certaine, & peut-être

prochaine ; il doit vivre & agir comme sûr de mourir ; & sans entrer dans ces questions impenetrables que la seule Religion peut resoudre, il doit dans ses malheurs se consoler, par l'esperance de la mort qui les terminera, & il doit dans ses prosperitez se moderer par la veuë de cette mort qui l'égalera aux malheureux ; la craindre est une foiblesse dans les heureux ; la souhaiter est un desespoir dans les miserables : il faudroit, s'il se pouvoit, l'attendre avec indifference & avec patience. Les vers que Monsieur Ménard fit mettre sur la porte de son Cabinet, expriment bien ce que je veux dire.

Las d'esperer & de me plaindre
De l'Amour, des Grands & du sort,
C'est icy que j'attens la mort,
Sans la desirer ny la craindre.

C'est bien le caractere le plus beau & le plus rare qu'on puisse avoir.

Je sçay que Petrone est mort avec cette froideur que les modernes admirent, & qui est rapportée comme fort singuliere par Tacite. Il fit bonne chere avec ses amis, il lut de petits vers, il fit comme à l'ordinaire ses affaires domestiques; & sans prendre ny donner aucunes de ces grandes idées qui remplissent l'esprit tout entier, il rouvrit ses veines qu'il s'étoit déja ait couper; & dans les douceurs

d'une défaillance, il cessa de vivre. On ne pourroit s'empêcher d'admirer l'indifference de cette mort, si l'on ne sçavoit que Petrone ne l'avoit jamais considerée, & qu'il s'étoit là-dessus tout-à-fait étourdi ; car pour avoir un mépris raisonnable pour une chose, il faut l'avoir serieusement examinée.

Il faut sçavoir mourir quand il est necessaire pour le bien public, pour la gloire de la Patrie, par la seule obligation de la nature, & par l'ordre même de nos ennemis. Il faut sçavoir vivre de même pour de semblables raisons ; vivre & mourir doivent être des choses indifferentes aux grands hommes, & il est souvent aussi glorieux de vivre dans les malheurs, que de mourir pour les éviter.

Le Consul Paul Emille sçût mourir les armes à la main à la défaite de Cannes, quoiqu'on eût donné la bataille contre son avis; & son Collegue Terentius Varro sçût vivre pour ne pas rendre les choses desesperées, & le Senat qui jugeoit parfaitement le remercia, quoiqu'il eût esté luy seul la cause de la défaite. J'aurois sçu, dit-il au Senat, mourir comme les autres; mais que seroit devenu le reste des Troupes si les deux Consuls fussent morts: J'ay voulu, en me conservant, éviter l'entiere ruine de la Patrie; mais on verra que je n'ay vécu que pour sentir la douleur de ma défaite: & en effet, il se laissa croître la barbe, il se retira à la campagne, refusa constamment toute sorte de

Charge, & ne gouta aucun plaisir dans sa vie. On trouva qu'il étoit aussi glorieux pour luy d'avoir vécu, qu'il l'étoit pour Paul Emille d'avoir voulu mourir.

CONSIDERATIONS

sur Lucullie.

IL est constant que la vertu seule ne peut faire parvenir un grand homme au dernier degré d'élevation, soit que la corruption generale ait infecté nôtre goût, ou qu'effectivement les vices relevent les vertus. A considerer les Heros des siecles passez, ne diroit on pas qu'ils ne doivent toute leur gloire qu'à des vices heureux.

Alexandre pour avoir osé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables Puissances de l'Asie, est regardé

comme le modele des Heros, & ce n'eſt qu'à ſon heureuſe temerité qu'il doit cet avantage.

Si l'ambition n'eût pas porté le Grand Jules à répandre le plus beau ſang de Rome ; s'il n'eût point enfanté un projet ſi vaſte & ſi injuſte, ſeroit-il aujourd'huy le premier des hommes.

On peut faire à Luculle un reproche à mon ſens bien glorieux ; il manqua de défauts ; il ne ſçût point eſtre vicieux, & il eût ſervi de modele à Ceſar, s'il eût été plus ambitieux ou plus temeraire. Il fut toûjours juſte & moderé ; on le trouva par tout bon fils, bon frere, bon ami, bon citoyen, bon ſoldat, & bon General. Il ſçeût toûjours remplir ſes devoirs, enne-

mi de l'injuſtice, de brigue, de parti, & libre d'ambition, vices dont les plus grands hommes de ſon ſiecle ne rougiſſoient point, & que Ciceron appelle les vices du temps & non point des hommes; *non vitia hominis, ſed vitia ſæculi.*

Je ne ſçay ſi l'on pourroit trouver ailleurs un plus honnête homme que luy. Quelques traits de ſa vie qui merirent le plus nos conſiderations, juſtifieront l'idée que je me ſuis faite de ce Romain.

Lucius Licinius Lucullus étoit de la noble famille des Liciniens, dont la branche patricienne produiſit le riche Craſſus & Macer; pour luy il étoit de la branche plebeïenne. On ſçait que les plus grandes Maiſons Ro-

maines étoient quelquefois partagées, pour être en état d'obtenir le Tribunat du peuple, qui étoit l'employ de la Republique le plus considerable aprés le Consulat, sur lequel même il avoit quelques avantages.

Luculle étoit fils de cette fameuse Cecilia, qui deshonnora sa Maison par les desordres de sa vie. Il avoit la phisionomie belle, & ses manieres civiles & honnêtes prevenoient tout le monde en sa faveur. Son éloquence vive & naturelle parut contre les délateurs de son pere, qu'il accusa avec beaucoup de force; & ayant achevé de determiner le Peuple à l'élever aux Magistratures, il fut designé Edile, qui étoit le premier degré par où il falloit neces-

ment monter; il ne voulut pourtant jamais accepter cette Charge avant qu'on l'eût donnée à son frere, & le Peuple impatient de le satisfaire, fit contre les Loix du bon Gouvernement, son frere & luy Ediles en même temps.

Les graces du Peuple sont toûjours promptes, & le plus souvent peu judicieuses; il n'arrive jamais qu'elles soient durables. Ce Peuple qui aimoit alors Luculle, le maltraita dans le temps qu'il meritoit davantage ses recompenses.

Sylla avoit déja assez d'autorité dans le Senat pour en être estimé le premier, & commençoit à se rendre maistre de Rome, ennemi du peuple qu'il vouloit abaisser, & dont il ne pou-

voit souffrir le monstrueux & l'extravagant pouvoir, & qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand obstacle à ses projets. Il vit les engagemens où Lucul-le alloit entrer avec le peuple qui venoit de le designer Edile, & crût qu'il devoit tâcher de mettre dans ses interêts un homme qui pouvoit nuire au Senat, en s'attachant au party du Peuple.

Ce fut cette raison qui obligea Sylla à rechercher l'amitié de Luculle, & il ne luy fut pas malaisé étant le premier & le plus puissant homme de la Republique, de s'attacher un jeune homme qui envisageoit dans cet attachement tous les avantages qui pouvoient le tenter.

Il devint le plus intime ami de

Sylla qui luy confia ſes affaires les plus importantes, & ce fut luy que Sylla envoya en Egypte & en Lybie, pour chercher un ſecours de Vaiſſeaux, pendant que l'Armé navale de Mytridate l'aſſiegeoit à Athenes.

Ce fut dans ce voyage que Luculle donna une leçon de ponctualité & de diligence à tous ceux qui ſont envoyez pour les affaires publiques dans les Païs étrangers. Il étoit jeune; & comme il n'avoit jamais été en Egypte, les Memphis, les Pyramides, & les autres raretez de ce Royaume, qu'on appelle merveilles, auroient pû raiſonnablement arrêter un homme auſſi curieux que luy; mais il répondit à quelques-uns de ſes gens qui l'en ſollicitoient, que

cela convenoit à ceux qui voyageoient pour leur plaisir, mais non pas à un homme qui étoit presſé d'amener du ſecours à ſon General aſſiegé.

Il fut aſſez heureux pour ramaſſer un grand nombre de Vaiſſeaux dont il compoſa un corps d'Armée conſiderable, avec lequel en revenant joindre Sylla, il fut obligé de combattre pluſieurs fois Mytridate qui vouloit empêcher cette jonction. Les avantages qu'il remporta toûjours dans ces petites occaſions ſur cét ennemi fameux, ne laiſſerent pas de donner une haute idée de ſa valeur & de ſa conduite, & luy firent concevoir à luy-même de ſecrets preſſentimens du bonheur qu'il auroit un jour contre ce Prince.

Il n'eut pas plûtôt joint Sylla, que ce General preſsé par les entrepriſes de Marius & par les Lettres de tous ceux de ſon party, fut obligé de conclure une Paix avec Mytridate, qu'on prévît bien ne devoir pas eſtre de longue durée; il s'en retourna en Italie, & laiſſa Luculle en Aſie, où il le commit principalement à la levée d'une Impoſition de * vingt mille talens, ſomme extraordinaire à laquelle la Province d'Aſie avoit eſté condamnée en punition de ſa revolte. Cette Commiſſion, quelque odieuſe qu'elle fût par elle-meſme, donna occaſion à Luculle de montrer ſa douceur naturelle, en adouciſſant autant qu'il le pouvoit la rigueur

* Douze millions d'or.

de ſes ordres, & ne les executant qu'avec beaucoup de moderation.

Mais ce que je trouve de plus heureux dans les Emplois où Sylla mit Luculle en Aſie, fut ſon éloignement des Affaires civiles, qui le diſpenſa d'avoir part aux deſordres, aux violences, à l'effuſion du ſang des Citoyens, & à cette horrible preſcription qui fut ſi funeſte aux Romains.

On verra ailleurs les progrés & la fin de ces Guerres, où Sylla demeura victorieux.

Cependant quelque éloigné de Rome que fut Luculle, Sylla ne laiſſa pas en mourant de luy donner la plus grande marque de ſon eſtime, en l'inſtituant Tuteur de ſes enfans, prefera-

blement à Pompée, avec lequel il avoit de ſi grandes liaiſons. Pompée ſouffrit avec chagrin cette derniere volonté de Sylla, dont l'eſtime entraînoit la conviction du merite, & il conſerva toûjours un ſouvenir ulceré de cette preference, qui fut la premiere & peut-être la ſeule cauſe de l'inimitié qui dura toûjours entre luy & Luculle.

Ce fut aprés la mort de Sylla que Luculle fut élû Conſul avec M. Cotta, & ce fut pendant ſon Conſulat, qu'il commença de montrer ſes plus éclatantes vertus

Pompée ſe rendoit illuſtre en Eſpagne par des Exploits peu conſiderables en effet, mais qui paroiſſoient à Rome l'être beaucoup, par le ſoin qu'il prenoit

noit d'en mander un détail magnifique, & par le recit interesſé qu'en faiſoient quelques-uns de ſes amis, qu'il avoit renvoyez de ſon Armée pour ce ſujet. Luculle en avoit dans le fond de l'ame une ſecrete jalouſie; leur froideur qui avoit commencé dabord aprés la mort de Sylla, devint inimitié; il ne put entendre les loüanges qu'on donnoit à Pompée, ſans ſçavoir préciſement s'il les meritoit, & il ſouhaita d'avoir quelque occaſion d'effacer toute ſa gloire.

La Province Gauloiſe (on entend celle qui comprend la Lombardie) qui luy échût par le ſort, convenoit peu à ſon deſſein; elle étoit paiſible, & rien n'y pouvoit ſurvenir d'aſſez conſiderable pour l'occuper glorieuſement.

Les mouvemens de Mytridate en Asie, reveillerent son ambition & ses desirs. Ce Prince avec lequel Sylla n'avoit fait qu'une paix peu solide, par la necessité où il s'étoit trouvé de passer en Italie, n'eût pas plûtôt ramassé des forces, qu'il recommença la guerre, sans chercher même de pretexte à ses hostilitez. Le peu qu'il y avoit de Troupes Romaines dans ces Païs-là y fut dabord fort maltraité, & les Provinces peu contentes des Officiers, & ruinées par des exacteurs, firent peu de resistance.

On apprit à Rome avec chagrin les commencemens de cette Guerre; les progrez des ennemis furent grossis par l'éloignement, & l'on en craigni

avec quelque sujet des suites dangereuses. Luculle apprit tout cela avec dautant plus de joye, que se trouvant Consul, il forma le dessein de se faire donner le Commandement de l'Armée qu'on envoyeroit contre ce Prince. Les succés heureux qu'il avoit eûs dés le temps qu'il servoit sous Sylla, quoy que peu importans, l'avoient assez flatté pour luy faire croire qu'il en triompheroit un jour.

Il prit les plus fines mesures qu'on pouvoit prendre pour n'être pas traversé dans ce dessein. Il fit donner satisfaction à Pompée qui se plaignoit en Espagne de quelques duretez du Senat, & qui menaçoit de tout quitter, & de ramener son Armée en Italie, craignant que si Pompée

revenoit avec une Armée victorieuse, l'on ne fut pas en état de luy refuser ce qu'il voudroit demander.

On ne sçauroit croire combien Pompée fut surpris, quand il sçût que Luculle seul avoit pris son party dans le Senat, & qu'il luy avoit tout fait obtenir ce qu'il demandoit; ignorant les desseins de ce Consul, il ne sçavoit à quoy attribuer les marques de bienveillance que luy donnoit un homme dont il sçavoit bien qu'il ne pouvoit pas être aimé; il s'imagina mille raisons bizarres & extraordinaires que sa politique & son amour propre luy suggererent, toutes également éloignées de la verité.

On reçût pendant ce temps à Rome les nouvelles de la mort

d'Octavius, Gouverneur de Cilicie. Le Gouvernement étoit assez considerable par son revenu, & cette raison porta plusieurs personnes à tâcher de l'obtenir; Luculle l'estima peu par cét endroit, mais parce que la Cappadoce luy étoit jointe. Il ne douta point que s'il pouvoit l'obtenir, le Commandement de l'Armée de Mytridate ne luy fut infailliblement accordé; il resolut donc de le briguer, & je dois icy faire remarquer l'état du Peuple Romain, auprés duquel on briguoit toutes les Charges, & qui étoit pour lors entierement gouverné par Cethegus.

Cét homme étoit d'une illustre naissance, & fort agreable de sa personne; il avoit l'esprit remuant, & ne manquoit

pas de fermeté pour pouſſer à bout une entrepriſe. Il avoit affecté depuis long temps de condamner les duretez dont le Senat uſoit quelque fois envers le Peuple, & avoit ſoûtenu avec vigueur quelques Droits dont le Senat avoit ſupprimé l'uſage ; & par une liberté qu'on ne trouve que dans la Republique, il cenſura toûjours avec hauteur, & menaça même avec fierté, tous ceux qui agiſſoient avec moins de reſpect pour le Peuple.

Il étoit d'ailleurs fourbe achevé, diſſimulant quand il falloit les injures, & ne manquant jamais de pretexte ſpecieux pour executer ſes entrepriſes ; au reſte, brave de ſa perſonne, abandonné à toutes ſortes de

débauches, aimant la licence pour luy, & la souffrant volontiers dans les autres, qualitez vicieuses, mais agreables à un Peuple libre, auprés duquel il s'acquit tant de credit, qu'il disposoit de ses suffrages. Les premieres Magistratures n'étoient accordées qu'à ceux qu'il désignoit, & les Senateurs du plus haut rang & du merite le plus distingué, étoient obligez de briguer sa faveur pour obtenir celle du Peuple.

Ce que je trouve de plus fâcheux pour les honnêtes gens, c'est que Cethegus étoit gouverné par Prœcia, fameuse Courtisane si connuë à Rome par ses débauches. Cette femme aprés plusieurs galanteries, se fit aimer de Cethegus, qui pa-

roiſſoit d'un caractere peu propre à en devenir auſſi éperduëment amoureux qu'il le devint en effet ; mais par une fatalité invincible , commune même aux grands Hommes , il n'agiſſoit plus que par les volontez de Prœcia , ſi bien qu'il falloit s'adreſſer à elle pour obtenir tout de Cethegus , & qu'il falloit s'adreſſer à Cethegus pour obtenir tout du Peuple. Etrange état de la Republique Romaine , dont les élections & toutes les affaires les plus importantes , étoient l'ouvrage de la foibleſſe d'un homme vicieux , pauvre & diſſolu , & du caprice d'une femme artificieuſe & proſtituée.

Il fallut pourtant que Lucul-le , ennemi naturellement de

Cethegus, par le peu de ressemblance qu'il y avoit entre leurs mœurs & leur conduite, & même par la vivacité avec laquelle le premier avoit quelque fois reprimé la hardiesse impetueuse de l'autre, qui sous l'appuy & la protection du Peuple, proposoit souvent des choses tres pernicieuses & tres extraordinaires; il fallut (dis-je) que Luculle cherchât quelque voye d'accommodement avec luy, dans le dessein où il étoit d'avoir le gouvernement de Cilicie.

Il ne crût pas qu'il y eût de plus seûr moyen que de faire quelques honneurs à Prœcia, qu'elle prît pour des avances de Galanterie, dont elle fut d'autant plus flattée, que le merite de Luculle étoit generalement

reconnu de tout le monde, & que jusqu'alors il avoit moins paru se soucier d'un commerce galant. Prœcia répondit aux honnêtetez de Luculle d'une maniere à le rendre content ; son accommodement avec Cethegus fut bien-tôt fait, & cet Amant aveuglé qui croyoit de bonne foy tout ce que vouloit luy dire sa Maîtresse, loüa par tout le merite de Luculle, sollicita pour luy le peuple, & luy fit enfin donner le Gouvernement de Cilicie.

Il ne luy fut pas difficile ensuite d'obtenir le Commandement de l'Armée contre Mytridate ; le Peuple dont il étoit estimé, & qui venoit de l'entendre loüer si hautement par Cethegus, le luy donna unani-

mement ; d'ailleurs, qui auroit pû à Rome luy disputer cet employ ? il avoit pris soin d'arrêter Pompée en Espagne, où il étoit heureusement occupé pour la Republique ; & Metellus dont le nom étoit à la verité en veneration, étoit déja si vieux, qu'il se reconnoissoit luy-mesme incapable d'une expedition si importante.

Luculle partit donc General de l'Armée contre Mytridate, avec quelques troupes Italiennes qu'il joignit à celles qui étoient restées dans la Province, parmy lesquelles il remit bien-tôt l'ordre de la Discipline Militaire, d'où Fimbria avoit laissé sortir ses Bandes qu'on appella depuis sa revolte, *Bandes Fimbrianes* ; & sans trop s'arrê-

ter aux affaires particulieres de ſon Gouvernement, il s'attacha à affoiblir Mytridate qui avoit déja fait d'aſſez grands progrez.

Mytridate étoit déja dans un âge avancé, quand Luculle commença cette Guerre ; il avoit dépoüillé le Roy de Bythinie & Ariobarzane Roy de Cappadoce, conquis toute la Grece & toutes les Iſles, excepté celle de Rhodes ; il avoit tres-ſouvent fait des irruptions dans les Provinces Romaines, où il avoit combattu avec ſuccés ; fameux par mille actions d'éclat, par ſa conduite & ſa valeur ; ſi ennemy de Rome, qu'il fit executer dans un jour l'ordre qu'il avoit donné dans tous les Etats qui luy étoient ſoûmis,

de faire mourir cent mille Romains ; occupé du métier de la Guerre dont il faisoit ses principales delices, instruit mieux que nul autre à profiter de la victoire & de ses avantages, & trouvant dans l'étenduë de sa capacité des resources à ses plus grandes adversitez ; d'ailleurs dissimulé, défiant, jaloux, & cruel jusqu'à l'inhumanité ; d'un genie étendu, vaste, & plus capable de nuire que de servir.

Tel étoit Mytridate auquel on opposa Luculle, jeune homme qui avoit peu servi à la Guerre, & qui montra poutant par le succez, que la vertu & la conduite sont plus l'ouvrage du naturel & du genie, que du temps & de l'experience.

Le premier endroit par où il

commença ſes victoires, fut le ſecours qu'il donna à ſon Collegue Cotta, qui ayant obtenu le Commandement d'une Armée Navale pour garder les côtes de la Propontide, deſirant de faire quelque exploit avant que Luculle, occupé à regler quelques affaires de ſa Province, pût être arrivé, s'aviſa de preſenter la Bataille à Mytridate, tant par mer que par terre (car comme il étoit Conſul, toutes les Troupes luy obeiſſoient.) L'envie ridicule qui luy avoit fait ſouhaiter de vaincre tout ſeul luy fut funeſte; il fut battu de toutes les manieres; il perdit ſoixante Vaiſſeaux, & un grand nombre de Soldats de l'Armée de terre, & il reſta de plus aſſiegé par Mytridate dans Calcedoine, ſans eſperan-

ce d'aucun autre secours que celuy que voudroit luy donner Luculle, à qui le dessein envieux de Cotta ne fut pas inconnu, mais il eût plus de pitié qu'il n'en conçût de colere. Il marcha donc à son secours, nonobstant les conseils de tous les Officiers de son Armée, qui irritez contre Cotta, tâchoient de persuader à Luculle d'entrer dans le pont que Mytridate avoit laissé dépourveû, & où même Archelaüs, jadis Lieutenant de ce Roy, & pour lors transfuge dans l'Armée Romaine, l'assûroit qu'il trouveroit tous les Peuples portez à la rebellion. Il répondit même fort genereusement à tous les sollïciteurs, qu'il estimoit mieux sauver un Citoyen Romain, que de s'emparer de

tous les Etats des ennemis ; & ſans aucun reſſentiment contre ſon Collegue, il alla le ſecourir avec tout le ſuccés qu'il pouvoit eſperer.

Il pourſuivit ſes avantages contre Mytridate, qui ayant quitté Calcedoine, alla aſſieger Cizique avec beaucoup de vigueur, & avec d'autant plus d'eſperance de la prendre, qu'il croyoit qu'il ſeroit difficile de la ſecourir ; cependant Luculle l'obligea d'en lever le ſiege par une conduite ſi adroite, que ce Prince le plus rusé homme de guerre de ſon temps, en conçût tant de jalouſie, qu'il voulut tenter le ſort d'une Bataille pour ſe venger de ce jeune General, qui luy avoit ſi ſouvent donné le change par de fauſſes

marches & de feints mouvemens, dont il n'avoit que tres-rarement reconnu l'artifice.

Mais comme l'Armée de Luculle étoit de beaucoup inferieure à la ſienne, & que d'ailleurs les Romains n'avoient point de reſource en Aſie que cette Armée, il ne jugea pas à propos de la commettre au ſort incertain d'un combat; mais en continuant à fatiguer l'Armée de Mytridate par des partis dans leſquels il avoit preſque toûjours l'avantage, à luy couper les vivres, & à ſurprendre ſes convois & ſes rafraîchiſſemens, il ruïna & défit de telle ſorte cette Armée, qu'il obligea Mytridate à ſe retirer dans le fond de ſes Etats.

Ce Prince conçût de ſa défai-

te d'autant plus de douleur, que s'eſtimant le plus rusé de tous les Capitaines, il ſe voyoit vaincu par les artifices d'un jeune homme qui l'avoit forcé à fuir avec precipitation, & entre les mains duquel il ſeroit même tombé, s'il ne s'en fut garanti par un ſtratagême adroit. Mytridate fit mettre une Mule chargée d'or entre luy & ceux qui le pourſuivoient; l'avarice arrêta les Romains, qui negligeant de le pourſuivre, s'amuſerent à partager cette proye.

Ce fut aprés cette fuite que Luculle, dont l'Armée avoit reçeû quelque ſecours, profitant de la victoire ſuivit promptement ſon ennemi, entra avec rapidité dans le Pont, prit Niſſa, & força toutes les Places qui

oſerent luy reſiſter, & répandit une ſi grande terreur dans l'eſprit de tous les Peuples, que tous cederent à ſa bonne fortune, & Mytridate luy-même ſe vit reduit à la neceſſité de ſortir de ſes Etats.

Mytridate dans cét état, conſervant toute la grandeur de ſon courage, ſongea aux reſources qui luy reſtoient, & n'eſperant plus rien chez luy de la fortune, reſolut d'aller mandier du ſecours chez les Rois étrangers; mais avant que de partir il donna une preuve de la ferocité de ſon naturel, & de la cruauté barbare à laquelle il étoit naturellement porté.

Il avoit enfermé ſes Tréſors avec deux de ſes Sœurs, & deux de ſes Femmes qu'il aimoit le

plus, dans l'endroit de son Royaume le plus éloigné du peril ; & ne pouvant souffrir que ses Maîtresses fussent soûmises au pouvoir des Romains, il donna ordre à Bachilides Eunuque, de les faire mourir. La maniere dont elles receurent cét ordre merite quelques reflexions.

Berenice & Momine furent ces malheureuses Princesses. La premiere étoit de l'Isle de Chio, & l'autre de Milet : Celle-cy celebre par la resistance constante avec laquelle elle rejetta toutes les propositions de Mytridate qui en étoit violemment amoureux, & auquel elle ne se rendit enfin qu'aprés qu'il l'eût declarée Reine, qu'il l'eût appellée sa femme, & qu'il luy eut envoyé le Bandeau Royal (cere-

monie essentielle dans le mariage des Rois de cette Province) encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour satisfaire aux volontez de sa famille qui fut ébloüie de l'éclat de la Couronne, & de la puissance de Mytridate qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Elle s'abandonna à une melancolie mortelle que la servitude où Mytridate tenoit ses Maîtresses, l'éloignement de la Grece où elle desesperoit de retourner, & peut-être quelque passion secrette qu'elle déguisa toûjours, rendirent insurmontable.

Quand Bachilides leur eut annoncé les volontez du Roy, qu'elles pouvoient choisir le genre de mort qui leur paroî-

troit le moins rude, Monime s'arrache le Bandeau Royal qu'elle portoit toûjours sur sa tête, & se l'attachant au col elle veut s'en étrangler, mais le Bandeau se rompt, & la laisse dans un état pitoyable. Malheureux bandeau, s'écrie-t-elle en le foulant aux pieds, tu m'as annoncé tous mes malheurs, tu as été le gage de ma contrainte & de mon esclavage, ne pouvois-tu du moins me servir à en terminer le cours ? Aprés avoir donné ces marques de ressentiment, elle se fait poignarder avec fermeté par ce ministre des cruautez du Roy.

Berenice prend du poison avec une fermeté admirable, & obeit sans murmure aux fureurs d'un Amant Barbare.

Les deux Sœurs du Roy, Statira & Roxane, suivirent l'exemple de Berenice ; Roxane aprés avoir longtemps gardé un profond silence avala du poison, & mourut sans prononcer une seule parole.

Pour Statira aprés avoir témoigné la douleur que luy causoit la défaite du Roy, loüa hautement sa conduite, & chargea Bachilides de le remercier de son souvenir, qui dans la déroute de ses affaires luy faisoit prendre soin de les arracher par une prompte mort à la honteuse servitude des Romains, dont elles auroient infailliblement éprouvé l'insolence, & qui les auroient du moins exposées à l'ignominie du triomphe. Dignes sentimens d'une Heroïne

Barbare, & Sœur de Mytridate.

Cependant on peut comprendre par ces pitoyables effets, l'état déplorable de Mytridate, à qui il ne resta point d'autre ressource que d'aller se jetter entre les bras de Tigrane, Roy d'Armenie son gendre, dont il avoit été jusqu'à lors assez méprisé.

Luculle s'enrichit des dépoüilles de son Royaume, & s'empara de toutes ses Villes, parmi lesquelles quelques-unes des plus éloignées auroient merité par leur resistances, d'être abandonnées à la discretion du Soldat victorieux; mais sa douceur naturelle ne luy permit jamais de souffrir aucun pillage, & ce fut là le premier grief qui luy

luy suscita dans la suite des revoltes si funestes. Quoy qu'il n'ignorât pas qu'un General qui veut être aimé de son Armée, doit luy permettre quelque chose, & que rien n'est plus capable de gagner le cœur des Soldats que la licence, il étoit d'ailleurs prevenu qu'un General dépoüillé d'une ambition criminelle, & qui n'a nul dessein fatal à la Republique, n'avoit pas besoin de rechercher l'amitié des Troupes par des voyes si lâches, & par des complaisances si cruelles.

Il est vray qu'il outroit un peu ce caractere observateur exact de la discipline militaire, il punissoit severement les fautes des Soldats, & ne les recompensoit qu'aprés les grandes & belles

Actions qui ne peuvent arriver que rarement. Il leur ordonnoit de grands travaux, châtioit leurs insolences les plus legeres, & travailloit davantage à rendre les Peuples heureux, qu'à enrichir ses Troupes. Estimable caractere en luy-même, mais toûjours dangereux & tres souvent funeste.

Quand Luculle eut apprit que Mytridate s'étoit retiré chez Tigrane Roy d'Armenie, pour lors ami & allié des Romains, il se crût obligé (pour ne rien obmettre) d'envoyer à ce Prince un Ambassadeur pour luy demander le Roy du Pont. Appius Claudius son beau-frere, jeune homme de grande qualité, qui servoit dans ses troupes, & qui depuis fut la principale

cauſe de leur revolte, fut choiſi pour cette Commiſſion ; il alla droit à Antioche, ſurnommée Epidaphné, où il fut obligé d'attendre quelque temps Tigrane, qui viſitoit quelques-unes de ſes Provinces.

Ce Roy qui au commencement n'avoit pas plus de puiſſance que les autres Rois ſes voiſins, devint ſi puiſſant par un bonheur dont on a vû rarement des exemples, qu'il étoit communement ſurnommé Roy des Rois (& il trouvoit mauvais que Luculle ne le qualifiât que Roy d'Armenie.) Aprés avoir vaincu & éteint la famille des Rois ſucceſſeurs du grand Seleucus ; aprés avoir dompté tres ſouvent, & plus que nul autre, l'orgueïl des Parthes, & avoir obli-

gé ces Peuples à se retirer dans les extremitez de leur Empire ; aprés avoir transporté des Villes Grecques toutes entieres dans la Medie, avoir conquis toute la Syrie, la Palestine, & avoir donné des Loix aux Arabes, qu'on appelle Sçenites, il regnoit avec une authorité respectée de tous les Princes d'Asie. Sa Cour étoit composée de plusieurs Rois, parmi lesquels les Historiens nous asseurent qu'il y en avoit quatre qui luy servoient de Gardes, & qui étoient placez les jours de solemnité sur les quatre coins de son Thrône, dans une posture soûmise, & qui marquoit leur servitude. Les Peuples l'honnoroient à la maniere des Orientaux jusqu'à l'adoration, & les

richeſſes qu'il poſſedoit étoient immenſes.

Il eſt peu ſurprenant qu'en cét érat Tigrane fut le plus ſuperbe & le plus orgueïlleux Prince du monde, ſeduit principalement par des flateurs adroits, & par une proſperité qui n'avoit jamais été interrompuë.

Appius Claudius fut introduit à l'Audiance de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller pour donner une plus grande idée de la Majeſté Royale à cet Ambaſſadeur, qui joignant la fierté de ſon naturel, à celle qui faiſoit le principal carctere de ſa Republique, ſoûtint parfaitement la dignité d'un Ambaſſadeur des Romains.

Aprés avoir expliqué en peu de paroles les ſujets de guerre que les Romains avoient contre Mytridate, & la mauvaiſe foy de ce Prince qui avoit rompu la paix ſans même chercher des raiſons ou des pretextes, il dit à Tigrane qu'il venoit pour le luy demander, qu'il étoit dû par mille endroits au Triomphe de Luculle, & qu'il ne croyoit pas qu'ami des Romains comme il avoit été juſqu'à lors, il fut en état de le refuſer; qu'il le ſommoit enfin, & qu'à ſon refus il luy dénonçoit la Guerre; maniere de parler libre & hautaine, & que Tigrane n'avoit pas encore entenduë depuis vingt-cinq ans qu'il regnoit, & qui ſurprit fort ſa Cour. Il en fut luy-même un peu émû; cachant

neanmoins le dépit qu'il en ressentoit, & conservant de l'honnêteté pour Appius Claudius, il luy répondit que Mytridate étoit le pere de Cleopatre sa femme, & que son union avec luy étoit trop étroite pour pouvoir le livrer au Triomphe de Luculle, & que si les Romains étoient assez injustes pour luy faire la Guerre, il avoit les moyens de se défendre. Il le renvoya ensuite fort civilement, & luy fit offrir des Presens magnifiques, dont Claudius pour satisfaire à la coûtume, fut obligé de prendre une Coupe d'or. On peut en passant observer les honneurs qui se pratiquoient chez des Barbares, entre des gens qui se dénoncoient la Guerre.

Pendant que Luculle attendoit la réponſe de Tigrane, il donna ſes ſoins au ſoulagement des Peuples de ſes Provinces, que les vexations des Maltotiers Romains avoient reduits dans un pitoyable état. On ne ſçauroit dire juſqu'à quel point les Receveurs des Deniers de la Republique avoient pouſſé la dureté & la violence. Ces pauvres Peuples étoient obligez de vendre juſqu'à leurs propres enfans, & quelquefois juſqu'à eux-mêmes pour ſurvenir à la Taille qui leur étoit imposée, ou pour payer l'interêt exorbitant à l'uſurier qui leur avoit prêté l'argent, & cét Uſurier étoit toûjours le Receveur luy-même.

Il étoit peu ſurprenant que la Bythinie qu'on avoit vexée plus

qu'aucune autre Province, & où les exemples de se vendre soy-même, & de se faire esclave, étoient si frequens; il étoit (dis-je) peu surprenant que cette Province qui gemissoit sous un joug si pesant & si insupportable, eut quelque temps auparavant receu Mytridate, moins en ennemi qu'en liberateur.

Luculle à qui ces cruautez étoient odieuses, & qui en prévoyoit les dangereuses suites, remedia avec fermeté à ces desordres, regla & modera les interests & les usures, défendit les violences, mit des temperamens aux tributs, & prolongea les délais que ces pauves Peuples demandoient uniquement. On ne sçauroit concevoir combien cette action qui paroît peu

brillante, soulagea des malheureux, & combien il falloit de fermeté pour oser l'entreprendre; aussi donna-t-elle le dernier coup à la fortune de Luculle.

Personne n'ignore que les Deniers de la Republique étoient administrez par des Chevaliers Romains, parmi lesquels il y en avoit plusieurs tres considerables par eux-mêmes, par leur famille, & par leurs alliances. On a dit avec quelle rigueur Luculle reprima leurs violences en Asie, & l'on doit penser quel ressentiment ils en conçûrent. L'interêt produit toûjours les haines les plus fortes & les plus longues, on a toûjours des occasions qui empêchent d'en perdre le souvenir. Plusieurs de ceux à qui il avoit ôté les

moyens de s'enrichir si promptement, avoient de grandes intelligences à Rome ; & prévenus par leur amour propre, que les justes moderations qu'avoit aportées Luculle étoient une veritable injustice, ils employerent tous leurs amis & tout leur credit, pour tâcher à le faire rappeller d'Asie, où son autorité étoit un obstacle invincible à leur fortune.

On se plaignit à Rome que Luculle rendoit cette guerre éternelle, qu'aprés avoir terminé celle de Mytridate, il alloit sans raison en entreprendre une autre dont le sort étoit incertain contre Tigrane, pour profiter plus longtemps du Commandement. Ces bruits & ces plaintes augmenterent ; &

Memmius ennemi de la famille de Luculle, & intereſsé par les Publiquains dans leur vengeance, les fomenta toûjours avec adreſſe. On verra dans la ſuite les effets de cette haine.

Luculle cependant ayant appris le refus de Tigrane, ne tarda point à marcher contre luy ; l'entrepriſe paroiſſoit temeraire, & la puiſſance terrible de ce Roy étonnoit tous ceux qui jugeoient moins par la valeur des Troupes & par la conduite du Chef, que par la multitude des Soldats. Aprés avoir laiſsé ſix mille hommes pour garder le Royaume du Pont ſous les ordres de Sonatius, Luculle avec douze mille hommes & trois mille Chevaux qui compoſoient toute ſon Armée, paſſa fort heu-

reuſement l'Euphrate & le Tigre, & entra dans l'Armenie, où aprés avoir défait dans de petites occaſions quelques Troupes de Tigrane, il obligea ce Prince à ſortir de Tigranocerta, grande Ville qu'il avoit fait bâtir, à laquelle il avoit donné ſon nom, & qu'il avoit peuplée de Grecs & de Medes. Le deſir qu'il eût de la rendre la premiere Ville de ſon Empire, avoit obligé tous ſes Courtiſans à s'y établir, & à y faire apporter toutes leurs richeſſes ; ſi bien qu'on diſoit qu'elle étoit la plus riche Ville d'Aſie. Luculle l'aſſiegea moins pour en avoir le butin, que pour attirer Tigrane à ſon ſecours, & l'obliger à une bataille, perſuadé qu'il ne laiſſeroit point prendre une Ville ſi

considerable, & qui luy étoit si chere. En effet ce Prince avoit resolu de la secourir, & ce ne fut que pour suivre les conseils de Mytridate, qu'il se desista pour quelque temps de ce dessein.

Nous avons de la peine à comprendre aujourd'huy comment une Armée de douze mille hommes pouvoit assieger une grande Ville telle qu'étoit Tigranocerta, & souhaiter de donner bataille à une Armée nombreuse.

Cependant tous les Rois voisins, alliez, & tributaires de Tigrane étans arrivez à son Armée, il mépriſa le conseil de Mytridate, qu'il crut luy envier la gloire de vaincre un ennemi par lequel il avoit été vaincu; & prevenu avec assez de fondement, de la grandeur de ses for-

ces, il se mit en campagne, resolu de secourir sa Ville favorite, se plaignant de n'avoir que Luculle à combattre, & non pas tous les Capitaines Romains.

Son Armée étoit composée de cent cinquante mille hommes de pied & de cinquante cinq mille Chevaux, outre vingt mille tireurs de fronde & de trait, & trente-cinq mille Pionniers. Tigrane y étoit suivi de plusieurs Rois & de plusieurs Princes, dont quelques-uns servoient avec toutes leurs Troupes à leurs propres dépens, & tous les grands Seigneurs de ces Provinces y avoient suivi leurs Rois avec leur plus magnifique équipage. Quand cette Armée fut arrivée sur le Mont Taurus, & que Tigrane eut découvert

l'Armée Romaine campée devant Tigranocerta, il ne pût s'empêcher de se mocquer du petit nombre de ses ennemis, qui veritablement paroissoient peu propres à vaincre une si formidable Puissance.

Cependant Luculle ayant laissé quelques Troupes pour continuer le Siege, marcha avec environ dix mille hommes, mille tireurs de fronde, & toute sa Cavalerie, au devant de Tigrane, auquel tous ses Lieutenans demanderent qu'il voulut accorder à quelqu'un d'entre-eux la Commission d'aller défaire Luculle, sans mettre toute son Armée & sa Personne Royalle dans une partie si inégale; & c'est sur cela qu'on dit que le Roy dit fort agreablement: *S'ils*

viennent comme Ambassadeurs, ils sont un peu trop ; s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.

Luculle ne laissa pas de savancer toûjours, & de se venir camper dans une Plaine le long d'une petite Riviere; & dés la pointe du jour le 6. Octobre, jour estimé malheureux par les Romains, & dont il dit qu'il changeroit le sort en le rendant heureux par une Victoire, il rangea son Armée en bataille, & la fit passer à gué la Riviere sans que qui que ce soit s'opposât à son passage, les ennemis ne pouvant s'imaginer qu'il osât les attaquer. Ce mouvement pourtant qui n'étoit plus équivoque, ayant été apperçû de Tigrane : Quoy (dit-il) ils viennent donc

à nous? Et ſans perdre de temps il donna l'aîle droite de ſon Armée au Roy des Medes, & la gauche au Roy des Abiadeniens, s'étant reſervé pour luy le corps de bataille où étoient les Gardes, ſes Courtiſans&,les plus grands Seigneurs.

Luculle s'empara d'abord d'une petite éminence où il monta luy-même le premier, ſuivi de quelques Troupes Romaines & Gauloiſes; & voyant de là toute l'Ordonnance des ennemis: C'en eſt fait (s'écria-t-il) la Victoire eſt à nous; & dés lors il fit charger l'épée à la main les Medes, qui ne pouvans ſe ſervir, ni de leurs Traits, ni de leurs Lances, parce que les Soldats Romains les preſſoient de trop prés, ſe trouverent dans une

étrange confusion. La pesanteur de leurs Armes qui les chargeoit, ne leur permettoit pas de fuir aussi promptement qu'ils auroient souhaité, de sorte qu'ils s'embaraſſerent les uns les autres, & dans le penchant de la colline où se passoit l'action, ils se precipiterent sur leurs Camarades, qui effrayez du desordre des premiers prirent la fuite; & insensiblement la frayeur se communiqua à toute l'Armée de Tigrane, qui fut entierement défaite sans resistance. Jamais la terreur ne produisit un si prodigieux effet, & jamais l'on ne vit moins de défence. Le carnage fut si grand du côté des vaincus, qu'il y mourut cent mille hommes de pied, & il ne se sauva que tres peu de Cavallerie; & ce qui

paroît incroyable, les Romains n'y perdirent que cinq hommes avec une centaine de Soldats blessez. Tigrane se sauva avec precipitation & perdit son Diadême, qui fut porté à Luculle à qui il servit depuis dans son Triomphe.

On n'avoit point encore entendu parler d'une si extraordidaire Victoire, le nombre des vainqueurs ne faisoit que la vintiéme partie des vaincus, & cependant ils eurent honte d'avoir battu une si grande Armée avec si peu de resistance.

Les ennemis de Luculle à qui un si heureux succez ôtoit les moyens de le blâmer sur l'entrepriſe de cette Guerre, & qui étoient confus de luy avoir reproché sa temerité, attribue-

rent cette défaite à une fortune aveugle & extraordinaire, à laquelle la valeur & la conduite du General n'avoit que tres peu de part; foible & ordinaire resource d'une envie maligne qui veut diminuer la gloire des grands hommes.

Luculle ne tarda pas aprés sa victoire à entrer dans Tigranocerta qui se rendit à discretion, & où le butin fut infini. Chaque Soldat eut huit cens drachmes d'argent pour recompense de sa valeur, & il fut permis à tous les pauvres Grecs, Ciliciens & Medes, &c. transportez, de se retirer chez eux; on leur donna même de quoy fournir aux frais de leur voyage. Generosité qui rendit Luculle aimable chez tous ces Peuples.

Tous les Princes voisins envoyerent des Ambassadeurs au General des Romains, pour le feliciter sur sa victoire Plusieurs qui jusqu'à lors avoient été dans les interêts de Tigrane, furent des premiers à s'acquitter de cette civilité; la prosperité attire toûjours ces complimens. Le Roy des Parthes en envoya comme les autres, & ses Ambassadeurs prirent même beaucoup de soin d'amuser Luculle de l'esperance d'une Ligue, tandis qu'il apprit d'ailleurs que ce Roy faisoit un Traité secret avec Tigrane & Mytridate. Ses prosperitez luy firent concevoir le dessein de faire encore la guerre au Roy des Parthes, pour avoir la gloire d'avoir dompté toute l'Asie. Il manda à ses Lieu-

tenans de venir se joindre à luy, & donna ordre à tous les preparatifs necessaires pour une expedition de cette importance; Mais dans le temps qu'il fallut partir, les Soldats refuserent absolument de le suivre.

Les murmures de quelques mécontens exciterent une revolte que Luculle ne pût appaiser qu'en restant en Armenie. Il se contenta d'attaquer Anaxata, qui en est la capitale.

Tigrane auquel Mytridate étoit joint, courut au secours de cette Ville, d'où dépendoit le reste de son Royaume. Il avoit une Armée considerable, composée du reste du débris de la premiere, & de quelques Troupes levées dans ses Etats les plus éloignez. Mytridate dont la va-

leur étoit connuë & l'experience tres respectée, la commandoit en effet sous le nom de son Gendre, & l'un & l'autre honteux de leurs malheurs, & prévoyans leur entiere ruine s'ils ne s'opposoient avec force aux progrez des Romains, voulurent encore tenter le sort d'une Bataille.

Le Roy du Pont s'attacha avec soin à prendre les postes les plus avantageux, & rangea cette Armée avec toute la conduite d'un sçavant Capitaine; mais ces Troupes si bien conduites ne soûtinrent pas un moment le choc des Soldats Romains, & cederent d'abord aux Legionnaires. Leur fuite fut honteuse & sanglante; le carnage dura toute la nuit, & si les Barbares perdirent plus de gens dans la premiere

re bataille, ils perdirent icy plus d'Officiers. Mytridate desesperé de la lâcheté de son Armée fut entraîné luy-même dans leur fuite, & contraint de les imiter, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

La fortune ne s'étoit jamais déclarée plus favorablement pour personne qu'elle avoit fait jusqu'alors pour Luculle ; il venoit de vaincre en deux batailles rangées, avec une poignée de gens, les deux puissances de l'Asie les plus formidables aux Romains. Ses ennemis qui étoient puissans, comme je l'ay déja dit, & en grand nombre, ne cessoient de déclamer à Rome contre les longueurs de la guerre d'Asie ; Luculle, disoient-ils, peu contens d'avoir vaincu My-

tridate (sujet unique de sa commission) a attaqué Tigrane de propos déliberé, & a donné à la Republique ce puissant Ennemi: aprés avoir eu quelques heureux succés contre ce Roy, par un effet de la fortune, il songea encore à aller attaquer les Parthes, pour se faire un Commandement éternel, & une autorité qui ne finisse point. Il occupe cependant (ajoûtoient-ils) toute la Cilicie, toute l'Asie, la Bythinie, la Paphlagonie, la Galatie, le Royaume du Pont, l'Armenie, & toutes les Terres qui sont jusques au fleuve Halis, & prive la Republique du revenu de ces Provinces, sous pretexte d'entretenir la guerre: mais en effet, pour s'enrichir, disant que Luculle avoit amassé

cette expedition, & sur tout dans le pillage des Maisons Royales de Tigrane & de Mytridate, des biens qui surpassoient la fortune d'un particulier, tandis que les soldats vivoient dans une grande indigence, & n'avoient que tres-peu de récompense & point de part aux dépouilles. Memmius parla fortement en cette occasion contre Luculle, & Lucius Quinetius, l'un des Preteurs, acheva de déterminer le Peuple à luy donner un successeur qui finît plus promptement la guerre.

Pompée dont les chagrins contre Luculle n'avoient point esté dissipez par le temps ny par l'éloignement; & qui glorieux des Victoires qu'il avoit remportées en Espagne, & de celle

qu'il venoit de ravir à Craſſus en Italie, ſouffroit avec douleur la reputation que s'acqueroit un homme qu'il avoit toûjours regardé comme ſon rival, & dont les victoires étoient ſi conſiderables. Pompée (dis-je) ſollicita ce Gouvernement. Le peuple qui l'avoit accablé d'honneurs, & qui le voyoit à Rome dans tout l'éclat que donnent les richeſſes, les amis, & la fortune, le luy accorda; Luculle fut rappellé, & Pompée fut déclaré ſon ſucceſſeur.

Le Senat & tout ce qu'il y eut de gens raiſonnables eurent beau repreſenter l'injuſtice qu'il y avoit à priver un homme de la gloire de terminer une guerre qui touchoit preſque à ſa fin, aprés l'avoir conduite avec tant

de gloire & tant d'avantage pour la Republique. Eſt-ce là (diſoit-on) le prix dont on récompenſe les victoires de Luculle; n'a-t'il ſubjugué tout le Royaume du Pont, chaſſé Mytridate, vaincu Tigrane, pris tant de Villes, & ſi fort étendu les bornes de l'Empire, que pour preparer à Pompée l'honneur du triomphe; & cét homme qui vient de le voler à Craſſus, eſt-il en droit de le ravir à tous les Capitaines Romains, ou bien en veut-il ſeulement à toute la Maiſon Liciniene?

Toutes ces raiſons ſolides & veritables furent inutiles contre une multitude entierement prévenuë pour Pompée, dont l'autorité commençoit déja à eſtre redoutable, & à qui l'on donna

trop de pouvoir pour pretendre qu'il pût ensuite se resoudre à souffrir l'égalité.

Les premieres nouvelles des volontez du Peuple arriverent à l'Armée de Luculle, & acheverent d'y former la revolte, que la severité du General, la liberté insolente des soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius avoient commencé.

Clodius étoit frere de la femme de Luculle ; & il étoit si débauché, qu'il donna occasion de dire qu'il aimoit sa sœur, & qu'il avoit avec elle un commerce criminel. Ce bruit répandu dans Rome n'étoit ignoré de personne, & donna sans doute à Luculle tous les chagrins qu'un homme délicat peut ressentir

en pareille occasion. Il obligea Clodius à aller servir sous luy en Orient, où il esperoit que l'éloignement effaceroit de son esprit une idée si coupable, & feroit oublier au public ses soupçons. Clodius servit en effet sous luy, & fut employé, comme j'ay dit, à cette Ambassade, dans laquelle il soûtint fort bien son caractere: Mais soit qu'il fut trop fier pour pouvoir obéïr à un autre, ou qu'il sçut mauvais gré à Luculle de l'avoir obligé de quitter les délices de Rome, dans lesquels il étoit si agreablement plongé, ou qu'il eut enfin quelque autre sujet de haïr Luculle, il est sûr que Clodius corrompit d'abord les bandes Fimbrianes, qui étoient des Troupes faciles à seduire. Il pre-

noit part aux fatigues des soldats, & leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligez de servir si long-temps sous un General severe & avare, dans un climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les Conquêtes étoient tres-mediocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours soûtenus par la naissance de Clodius, & accompagnez d'une maniere obligeante & populaire qu'il affectoit, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle d'en estre maître. La révolte fut manifeste & generale, & l'on dit hautement que le temps de luy obeïr étoit expiré, & qu'on ne

devoit plus le reconnoître pour General.

Mytridate ayant appris le desordre qui étoit dãs l'armée Romaine, vint avec le peu de Troupes qu'il pût ramasser pour en profiter ; il vainquit sans beaucoup de difficulté un Lieutenant de Luculle qui vouloit luy resister, avec quelques soldats fidelles : mais il ne pût empêcher ses progrés qui augmentoient chaque jour, & qui commençoient à faire craindre un changement entier, quand on apprit que Pompée General de l'armée d'Asie étoit prest d'arriver.

Cét homme qu'on connoissoit déja sous le nom de Grand, le premier & le plus puissant de la Republique, sans contestation, & à qui l'aveuglement du

Peuple & du Senat avoit donné une autorité si étenduë. Cét homme, dis-je, fameux par ses Triomphes & par ses Victoires, dont les entrepriſes conduites par la Fortune même, avoient toûjours eu des ſuccés ſi favorables, étoit regardé avec admiration de tout le monde, principalement dans cette armée, où il n'étoit connu que par la Renommée, qui groſſit toûjours les choſes, & où l'Envie & la Haine qu'on avoit déja pour Luculle, auroit fait recevoir agreablement un autre Commandant.

Il arriva avec une joye ſecrette de chaſſer ſon ennemy & ſon rival; & la premiere démarche qu'il fit en arrivant dans les Provinces de ſon Gouvernement, fut de défendre qu'on obéït à Lu-

culle ou a ſes ordres ; démarche à mon ſens peu genereuſe, & qui marquoit trop ſes ſentimens de jalouſie ou de vangeance.

Luculle reſſentit moins cét affront que l'injuſtice de Rome, qui reconnoiſſoit ſi mal ſa fidelité & ſes ſervices. Il plaignit le malheur d'une Republique où le Peuple & la multitude commandoient ; & quoy qu'en effet il fut tres-mortifié d'un traitement ſi indigne, il le ſoûtint pourtant avec fermeté, & voulut même pour ſatisfaire pleinement à ſon devoir, attendre Pompée, luy parler, & luy donner les inſtructions neceſſaires pour l'utilité de la Republique.

Cette entreveuë ſe fit dans un Bourg de Galatie ; & quoy qu'elle ſe paſſât entre des perſon-

nes qui l'aimoient peu, on ne laiſſa pas d'y obſerver toutes les marques exterieures d'honnêteté & de conſideration que ces grands Hommes ſe doivent l'un à l'autre; les faiſceaux qu'on portoit devant eux étoient entourez de lauriers, pour marquer leur victoire; ils étoient eux-mêmes la premiere fois qu'ils ſe ſaluërent revétus de la Cotte-d'Armes de pourpre, & ſuivis de leurs principaux Officiers. Ils ſe feliciterent d'abord l'un l'autre ſur leur progrés & leurs victoires, & pendant quelques jours ils ſe parlerent avec aſſez de politique; mais enfin il eſt malaiſé que des ennemis ſe voyent longtemps ſans s'aigrir.

Pompée reprocha à Luculle ſes richeſſes immenſes, cette

quantité prodigieuſe de vaſes d'or & d'argent, les pierreries ineſtimables qu'il avoit amaſsées, dont il avoit eſté plus avide que de l'honneur de vaincre Mytridate & Tigrane, que s'ils euſſent eſté moins riches, auroient moins reſſenty les armes des Romains ſous un Chef auſſi inſatiable que luy.

Luculle ſe juſtifia avec beaucoup de vrai ſemblance; & ſans deſavoüer les richeſſes, il défia qu'on pût l'accuſer d'avoir vexé les Peuples, puiſqu'au contraire il avoit reprimé les uſures & les duretez des Publicains. Je n'ay point ſouffert, dit-il, qu'on pillât aucune Ville, & cette voye cruelle d'amaſſer de l'argent m'a eſté inconnuë; aprés les grandes Batailles, j'ay re-

compensé plus que nul autre la valeur des Soldats ; j'ay fourny aux Peuples transportez à Tigranocerta, dequoy s'en retourner dans leur Païs, & toute la Grece publie là-dessus ma generosité : l'on ne peut pas ignorer à Rome, que j'ay soûtenu toute cette guerre sans toucher à l'Epargne, ny aux Deniers de la Republique, faisant toûjours des frais immenses des dépoüilles & du butin des Ennemis. Que si aprés tout cela, ajoûta-t-il, mon bon-heur & mes Conquestes m'ont fourny des moyens d'amasser des richesses, je ne crois pas en estre coupable, & je feray connoître aux Romains que j'en sçai le veritable usage.

Aprés s'estre justifié sur cet

article, il reprocha à Pompée ſon ambition effroyable & ſa jalouſie, qui luy faiſoit regarder comme ennemis tous ceux qui acquerroient quelque reputation, & dont le merite trop brillant luy paroiſſoit un obſtacle à ſon élevation.

Leurs reproches furent aigres, & leurs diſcours ne finirent que par une rupture ouverte : Luculle partit, & laiſſa Pompée commandant dans ces Provinces, où il luy fallut peu de peine pour vaincre des Peuples déja ſoûmis.

Luculle arriva à Rome, où ſes ennemis, dont la haine n'eſtoit pas encore ſatisfaite, voulurent luy diſputer l'honneur du triomphe, ſous pretexte qu'il n'avoit pas mis fin à la

guerre : mais aprés avoir diſſipé les fauſſes raiſons, il triompha ſous le Conſulat de Ciceron, avec beaucoup d'applaudiſſement.

C'eſt icy que commence la vie privée de ce grand Homme, qui n'eſt guére moins illuſtre dans ſa retraite que dans ſes plus éclatantes victoires.

Aprés avoir repudié Clodia ſa femme, dont la conduite déreglée exigeoit ce ſalaire; aprés avoir encore repudié pour la meſme raiſon Servilia ſa ſeconde femme, ſœur de Caton, & qui fut depuis Maîtreſſe de Ceſar & Mere de Brutus, il ſe retira autant dégoûté du Mariage que des Affaires de la Republique, ne parut que tres-rarement au Senat, & refuſa

conſtamment de ſe mettre à la teſte d'un party contre Pompée, dont les tyrannies commençoient à intimider cet ordre. Il dit à ſes amis qui l'en ſollicitoient, que la Fortune avoit des bornes preſcrites; qu'il avoit éprouvé ſes faveurs autant que nul autre; mais que ſes revers eſtoient arrivez; que la Science d'un homme d'eſprit conſiſtoit à connoiſtre les temps, & qu'il falloit ſoûtenir dans une vie privée la Dignité & la Gloire qu'on s'eſtoit acquiſe par les armes.

C'eſt dans cette vie privée, qu'il montra que ſes richeſſes n'eſtoient point en luy l'effet d'une cupidité baſſe, & d'une avarice ſordide; plus avide de les répandre que de les amaſſer,

il fit construire ces superbes édifices dans lesquels les Montagnes percées, la Mer conduite par de longs canaux, les Arcs & les Portiques ont esté les Monumens de sa magnificence.

Il fit cette riche Biblioteque, qu'il remplit de Livres les plus precieux & les plus recherchez, dont l'usage estoit destiné à tous les Sçavans.

Il ne joüissoit luy mesme d'un doux loisir, que pour aller conferer dans ces sçavantes Galleries, où les disputes Philosophiques & les dissertations Academiques partageoiēt presque tout son temps.

Il faut avoüer qu'il joignit à toutes ces choses, la magnificence d'une Table somptueuse,

à laquelle quelques-uns ont trouvé à redire, Pompée luy-meſme ne pouvoit s'empêcher d'en admirer ſouvent l'ordre, la delicateſſe, & la profuſion, & ſouffroit avec peine cette magnificence ; quoy que la retraite où vivoit Luculle ne fit plus d'obſtacle à ſon ambition, il marqua ſon aigreur contre ſes delicateſſes recherchées, lorſque les Medecins luy ayans ordonné au ſortir d'une maladie de manger une Grive, & la ſaiſon ne permettant pas d'en trouver ailleurs que dans les reſerves de Luculle, il ne voulut point ſouffrir qu'on allât y en chercher, & dit à ſon Medecin ; *Quoy ! je mourrois donc ſi Luculle n'eſtoit pas voluptueux.*

Mais Ciceron qui vivoit fa-

milierement avec Luculle, ſevere autant que nul autre pour les mœurs & pour la conduite de la vie, ne blâma jamais cet excez, & crût que Luculle devoit rendre à la Republique par ſes magnificences, les richeſſes qu'on l'avoit accusé d'avoir amaſsées par avarice.

Le peuple, que les profuſions enchantent toûjours, voulut pluſieurs fois luy faire reſſentir les graces: mais Luculle les negligea; & ne voulant plus ſe fier à une capricieuſe Multitude, dont on ne peut jamais moins s'aſſeurer que lorſqu'elle paroiſt agir avec plus d'ardeur.

Il continua ſa vie agreable & delicieuſe, juſqu'à ce que ſon eſprit affoibly par un breuvage empoiſonné, dont on n'a jamais

bien sçeu la cause, obligea son frere M. Lucullus à prendre l'administration de ses Affaires: son corps ne tarda pas à s'affoiblir, & il mourut peu de temps aprés regretté de tous ceux qui prévoyant les desordres que la puissance de Pompée alloit causer, le regardoient comme le seul qui auroit pû y remedier.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA

T/Sanit Rad

NT
5 U

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d

a39003 00956773 5b